

MUSIQUE

Wispelwey et sa Belle
au bois dormant

Page E 2



CINÉMA

La volupté de l'ennui

Page E 7



Livres et Culture



FRANCOFOLIES

Rencontre avec une
artiste qui chante...
pour changer les choses
qui doivent être
changées

Juliette est venue chanter pour la première fois à Montréal en 1993, alors que les FrancoFolies se déroulaient en novembre sur la scène de l'Olympia. Elle est revenue au Grand Théâtre de Québec en avril 2005, accompagnée par l'Orchestre symphonique de Québec. Trop brefs passages. La voilà enfin à l'occasion des 17^{es} FrancoFolies de Montréal, un soir seulement, le samedi 30 juillet prochain.

SOLANGE LÉVESQUE

Avec sa voix ronde et chaude, son registre étendu et un sens musical lui permettant de jouer sur tous les rythmes, Juliette est un phénomène, un cas à part dans la chanson française. Après une vingtaine d'années de carrière, elle connaît enfin un succès à la mesure de son talent avec son dernier album intitulé *Mutatis mutandis* (plus de 100 000 exemplaires vendus en quelques semaines), expression latine appropriée dans les circonstances, qui signifie «ce qui devait être changé l'a été».

À 18 ans, Juliette Nouredine, dont le grand-père, originaire de Kabylie, s'est installé en France en 1920, interprétait les grandes chansons réalistes en s'accompagnant au piano dans les bars et les restaurants de Toulouse, la «ville rose» où sa famille a pris racine lorsque son père saxophoniste a été embauché par le prestigieux Orchestre du Capitole de Toulouse. Dès lors, cette fille spirituelle de Piaf, Fréhel et Mistinguett se nourrit de toutes les musiques: le jazz la captive autant que la musique arabe, la musique classique et la chanson populaire. On retrouve d'ailleurs la richesse de ces diverses influences dans ses chansons.

Il lui a fallu du temps avant d'oser écrire ses propres textes; depuis l'album intitulé *Le Festin de Juliette*, on la découvre dotée d'une plume aussi aiguisée qu'élegante qu'elle met au service d'un sens de l'humour dévastateur. Ajoutez à cela une présence magnétique, une remarquable maîtrise du français, de l'inventivité musicale à revendre ainsi qu'une disposition naturelle à jouer la comédie, et tous les ingrédients sont réunis pour faire d'un spectacle de Juliette une expérience inoubliable. Atypique sur tous les plans, Juliette Nouredine a réussi à se tailler une place de premier plan sur la scène de la chanson française actuelle. Lors du lancement de *Mutatis mutandis*, notre collègue Sylvain Cormier affirmait récemment dans les pages de ce journal qu'elle est «la plus grande de toutes depuis la disparition de Barbara».

Flèche de tout bois

Juliette reconnaît puiser son inspiration partout où elle le peut. «Dans mes lectures, dans les films, les faits divers et les actualités, partout! Il y a autant de sources d'inspiration que de chansons. Mais ce qui me sert, surtout, c'est un muscle bien pratique qui s'appelle l'imagination.» Et l'imagination de Juliette ratisse large. Sur ses albums, on retrouve des titres comme *Tout est bon dans le cochon*, *Les Lanciers du Bengale*, *Le Sort de Circé*, *Mère dans les orties*, *Le Congrès des Chérubins*, etc. Autant les sujets semblent improbables, autant ils sont traités avec esprit et originalité. «J'essaie de raconter des histoires; je trace des formes qui s'éloignent de la réalité quotidienne.» Ses chansons ont cependant un point commun: elles témoignent d'un regard pénétrant sur la condition humaine, qu'elles soient désolantes, cruelles ou tendres.

VOIR PAGE E 2 : JULIETTE

PHOTOS: BERTRAND GUAY AFP

L'élégance et la gouaille de Juliette

D'est en ouest en danse

FRÉDÉRIQUE DOYON

Après plusieurs années de démarches, le Festival des arts de Saint-Sauveur accueille finalement le Hubbard Street Dance Chicago (HSDC) pour sa neuvième édition. La compagnie américaine rappelle un peu, en matière d'énergie, de polyvalence et d'excellence, les Ballets jazz de Montréal. Mais avec ses deux troupes distinctes, son école et ses tournées intensives, elle s'impose davantage comme une institution dans la ville de Chicago, dont elle porte d'ailleurs le nom d'une rue.

Sa dernière visite à Montréal remonte à plus de 10 ans. Elle se transporte cette fois dans la campagne laurentienne pour présenter, les 5 et 6 août, un spectacle

à quatre têtes qui reflète admirablement son histoire et sa capacité à s'adapter à toutes sortes de style.

Un important revirement

«C'est un programme merveilleusement bien équilibré des différents styles de danse qu'on propose, commente au bout du fil la directrice générale du HSDC, Gail Kalver, au sein de l'équipe depuis plus de vingt ans. La vision de Jim Vincent [le directeur artistique] est de développer un répertoire de l'intérieur en créant une équipe de chorégraphes résidents et, deuxièmement, d'acquiescer et de commander des pièces des maîtres chorégraphes de notre époque.»

La soirée débute avec deux pièces de chorégraphes américains. Dans la veine plus jazz, Daniel

Ezralow, dont le travail évoque celui de la compagnie Momix, lance le bal avec *SF/LB*, une pièce de groupe pour le moins enlevante sur la musique de Leonard Bernstein. «Avec lui, on ne peut faire plus américain et jazzy que cela, s'exclame la directrice. Mais la chorégraphie est totalement contemporaine.» Les premières lettres du titre renvoient à «slow fast» ou «stick figure».

S'ensuit le duo *Gimme* de Lucas Crandall, un chorégraphe résident de la compagnie et le bras droit du directeur artistique. Il allie l'esprit américain et européen puisqu'il a dansé pour le prestigieux Nederlands Dans Theater et a travaillé au Ballet de Genève. La seconde partie de la soirée se tourne résolument vers l'Europe, avec deux œuvres de choré-

graphes réputés et adorés du public québécois qu'on n'a encore jamais vues ici: *Tabula rasa*, une récente chorégraphie de l'Israélien Ohad Naharin que le Hubbard a acquise l'été dernier, et *Gnawa*, une pièce de l'Espagnol Nacho Duato composée à partir d'œuvres déjà existantes, mais revues et corrigées.

Le programme témoigne ainsi de l'important revirement qu'a connu le HSDC à la fin des années 80, lorsque le directeur-fondateur Lou Conte, qui créait jusque-là tout le répertoire basé sur le ballet jazz et la claquette, a décidé d'intégrer des œuvres de chorégraphes majeurs, d'abord américains, comme Twyla Tharp, puis étrangers.

VOIR PAGE E 2 : DANSE

Culture

JULIETTE

SUITE DE LA PAGE E 1

Sur le plan musical, Juliette vogue à l'aise sur plusieurs courants. «J'ai bénéficié d'une formation classique, mais mes goûts sont très éclectiques: ils vont de Ravel à Frank Zappa. On fait large», comme on dit! En chanson, Jacques Brel m'a marquée, évidemment. Mais pour la richesse de ses musiques, pour sa présence physique qui était vraiment exceptionnelle sur scène, c'est Claude Nougaro qui a eu le plus d'impact sur moi. Nougaro, Toulousain, amoureux du Midi et maître des mots, comme elle.

La chanson joue-t-elle un rôle social? Est-elle là pour éveiller les gens ou pour les divertir? «Pourquoi pas l'un et l'autre? répond Juliette sans hésiter. On n'est pas obligé de se divertir avec des aïereries; je suis convaincue que la chanson peut entraîner des prises de conscience au même titre que le roman et le cinéma.»

Ceux et celles qui ont eu le bonheur d'assister à un spectacle de Juliette n'auront pas oublié sa singulière force d'attraction et, surtout, le plaisir communicatif qu'elle prend à diversifier les couleurs de son interprétation. Elle a beau avoir plusieurs albums et des dizaines de chansons à son actif, chanter devant un public demeure pour elle une

activité primordiale. «Je dirais même centrale! Si je devais arrêter de faire de la scène, je pense que j'en mourrais», insiste-t-elle.

Autant Juliette se donne tout entière dans ses concerts, autant elle est passionnément engagée sur le plan politique. «Je me sens concernée par beaucoup de choses que je souhaiterais voir changer, le manque de conscience politique affiché par plusieurs, notamment. On doit s'intéresser davantage à la politique et s'empresse de développer une conscience écologique véritable, qui ne soit pas seulement un gadget. On n'a pas le choix si on veut stopper la fuite en avant dans laquelle les pays industrialisés sont engagés.»

Et comme il reste encore des choses à changer, cela nous vaudra d'autres chansons de Juliette, ce dont on ne va pas se plaindre!

Collaboratrice du Devoir

- *Mutatis mutandis*, Polydor 982 679-3, 2005.
- *Ma vie mon œuvre (vol. 1)*, 20 ans, 20 chansons (compilation), Polydor 981 737-6, 2004.
- Juliette sera en concert dans le cadre des Franco-Folies de Montréal le samedi 30 juillet au Spectrum, à 19h.

DANSE

SUITE DE LA PAGE E 1

Si les voisins américains constituent le bassin privilégié dans lequel puise habituellement le FASS pour façonner sa programmation, pour son coup d'envoi 2005, les 29 et 30 juillet, la fête des arts laurentienne innove en invitant une jeune compagnie chinoise, le Ballet Guangzhou, deuxième en importance après le Ballet national de Chine. Fondée en 1994, la troupe est déjà reconnue pour sa maîtrise technique et son innovation, mariant le ballet classique occidental à la danse traditionnelle chinoise en y intégrant des éléments de l'Opéra de Pékin et des arts martiaux. Cinq courtes pièces en témoignent, dont un ballet narratif typiquement traditionnel, *Butterfly Lovers* du chorégraphe chinois Fou Xing Bang, et *Variation for Four* du Britannique Anton Dolin.

Entre ces deux spectacles grand public offerts en guise d'ouverture et de clôture, le

FASS prend une tangente résolument contemporaine cette saison en réinvitant les artistes qui ont marqué la scène chorégraphique montréalaise cette année. Le jeune et talentueux chorégraphe Victor Quijada (Rubberbandance Group), ex-danseur des Grands Ballets canadiens qui amalgame de manière ingénieuse le hip-hop à la danse plus contemporaine, propose trois pièces présentées hors de nos frontières seulement. La flamboyante Louise Lecavalier, ex-danseuse fétiche d'Édouard Lock, revient danser l'étrange fable *Cobalt rouge* de Tedd Robinson.

Mais le FASS se targue aussi d'offrir un joli bouquet musical. L'ensemble Amati et l'orchestre de chambre I Musici de Montréal, accompagné de Kletzory, seront notamment de la fête, qui permet de marier la douceur des vacances et de la verte campagne au parfum vivifiant des arts.

Le Devoir

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR

Du 29 juillet au 7 août

FESTIVAL DES ARTS DE SAINT-SAUVEUR
Rubberbandance GroupFESTIVAL DE LANAUDIÈRE
Pieter Wispelwey
et la Belle au bois dormant

La semaine musicale qui s'amorce sera assurément la «semaine Wispelwey», puisque le célèbre violoncelliste néerlandais donnera trois concerts à Lanaudière et un au Festival de musique de chambre d'Ottawa.

CHRISTOPHE HUSS

Le Festival de Lanaudière, qui, pour ceux à qui cela aurait échappé, se prépare à accueillir samedi soir son concert-événement associant Ben Heppner et Deborah Voigt dans un programme largement wagnérien, a eu la très bonne idée de proposer au violoncelliste Pieter Wispelwey, invité régulier du Ladies' Morning Musical Club, de se présenter à compter de mardi sous trois facettes musicales différentes: en solo, en duo et avec orchestre.

En chroniquant son dernier concert québécois, en septembre 2003, lors duquel Wispelwey avait interprété les *Sonates pour violoncelle et piano* de Beethoven, François Tousignant avait achevé son commentaire enthousiaste sur un «au revoir et à la prochaine, M. Wispelwey». La prochaine fois est arrivée, mais les organisateurs des concerts de la semaine à venir auraient pu titrer «Wispelwey comme vous ne l'avez jamais entendu». En effet, c'est la première fois que le violoncelliste se présentera ici avec son nouvel instrument, un Giovanni Battista Guadagnini de 1760, acquis le 3 novembre dernier aux enchères chez Christie's à Londres pour la modique somme de 762 000 \$ canadiens, un record pour un tel instrument. L'instrument avait «dormi» dans une collection privée depuis six décennies.

Dès le mois suivant, Wispelwey entrait en studio pour réenregistrer, avec son complice Dejan Lazic, les *Sonates et variations pour violoncelle et piano* de Beethoven, un enregistrement qui vient de paraître il y a quinze jours au Canada sur étiquette Channel Classics. Dès l'abord de la *Sonate n° 1*, on y entend toute la flamme, toute l'exubérance de Pieter Wispelwey à jouer sur ce sublime instrument du luthier parmesan. On retrouve cette fièvre dans une *Sonate opus 69* (la troisième) d'exception. Mais il y a aussi une frémissante émotion dans les adagios des deux dernières sonates, interrogées et creusées bien davantage que dans la première intégrale. En tout cas, nul ne devinerait que ce violoncelle rayonnant, d'une plénitude exceptionnelle sur toute l'étendue du spectre sonore, n'était alors joué par son nouveau maître que depuis un mois, et, mieux encore, qu'il ait pu rester dans l'ombre, telle une Belle au bois dormant, pendant soixante ans.

Mardi 26 juillet, le musicien sera tout entier à l'écoute de son instrument, à l'église Saint-Calixte, où il interprétera en solo la 6^e *Sonate* de Bach, la 1^{re} *Sonate* de Britten et la redoutable *Sonate pour violoncelle* de Kodaly, des œuvres qu'il a également déjà enregistrées. Dejan Lazic le rejoindra deux jours plus tard à l'église de Saint-Paul pour un programme violoncelle et piano de rêve: les *Variations sur La Flûte enchantée* de Beethoven, les 2^e *Sonates* de Mendelssohn et de Brahms et la *Sonate* de Chostakovitch. C'est ce même programme que les deux artistes pré-



SOURCE FESTIVAL DE LANAUDIÈRE

Le violoncelliste Pieter Wispelwey

senteront à la Dominion Chalmers United Church d'Ottawa, dimanche 31 juillet.

La veille, samedi 30, à l'Amphithéâtre de Lanaudière, avec l'Orchestre métropolitain et Yannick Nézet-Séguin, Wispelwey interprétera le 1^{er} *Concerto pour violoncelle* de Chostakovitch, composé pour Mstislav Rostropovich, qui créa l'œuvre en 1959. C'est un exercice particulièrement physique, qui poussera le soliste et son nouveau compagnon âgé de 245 ans dans leurs derniers retranchements.

Collaborateur du Devoir

Pieter Wispelwey en concert

- Mardi 26 juillet, à 20h. Église Saint-Calixte. Programme pour violoncelle seul (Bach, Britten, Kodaly).
- Jeudi 28 juillet, à 20h. Église de Saint-Paul. Programme pour violoncelle et piano (Beethoven, Mendelssohn, Brahms, Chostakovitch).
- Samedi 30 juillet, à 20h. Amphithéâtre de Lanaudière (Joliette). Concert avec orchestre (Chostakovitch).
- Dimanche 31 juillet, à 20h. Ottawa Dominion Chalmers United Church (même programme que le 28 juillet).

Pour réservations: 1 800 561-4343 (Lanaudière) ou 613 234-8008 (Ottawa).

Au disque

- Vient de paraître. Beethoven: *Sonates et variations pour violoncelle et piano*. Avec Dejan Lazic. Channel Classics. Fortement conseillé!
- Trois incontournables. Bach: *Suites pour violoncelle* (2^e version). Britten: *Sonates pour violoncelle*. Tchaïkovski: *Variations rococo* (plus Saint-Saëns et Bruch). Tous chez Channel Classics.

soirées
Hors Pistes
La poésie en spectacle
Du 3 au 7 août 2005
21h00

Un violon, une voix, des amis musiciens et la nature comme décor...
Dominique Tremblay et Hélène Tremblay vous attendent à la nuit tombée pour un spectacle envoûtant, au pied de la petite montagne qui jouxte leur maison.

Mis en musique et en espace, des textes de Langevin, Miron, Dorion, Morency, Lapointe, Latif-Ghattas, Neruda... POÉVIE dirait Langevin.

NOUVEAUTÉ! La poésie dans tous ses états!
Tous les jours entre 14h00 et 19h00
Ateliers, conférences, rencontres, cinéma, etc.
Consultez notre site!

production
RUE DES MUSICIENS

Information et réservations:
819.322.7058
Info@ruedesmusiciens.com
5893 rue des Musiciens, Val-Morin
www.ruedesmusiciens.com

LE THÉÂTRE LA ROULOTTE PRÉSENTE
LE BARON DE MÜNCHAUSEN
ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE DE HUGO BÉLANGER
★ CET ÉTÉ DANS LES PARCS DE MONTRÉAL ★ ENTRÉE LIBRE ★

AVEC CHRISTIAN BARI, MONIA CHOKRI, MARTINE MARIÉ LALANDE, THOMAS PERREAU, ERIC ROBIDOUX... ÉQUIPE DE PRODUCTION: OUM KULTOUM BELKASSI, MARILOU CASTONGUAY, FRANCIS FARLEY LEMIEUX, AÛDE GAIGNON-RAYMOND, ADELÉ SAINT-AMAND

PROCHAINES REPRÉSENTATIONS : 25 JUILLET 19h Parc Père-Marquette Sud
★ 26 JUILLET 13h30 Parc Walter-Stuart ★ 27 JUILLET 10h30 Parc Alexis-Carrel ★ 28 JUILLET 19h Parc Kent ★ 29 JUILLET 10h Parc Marcellin-Wilson ★ 02 AOÛT 10h30 Parc Marcel-Léger, Maison Beaudry ★ 03 AOÛT 19h Parc Ottawa ★ 04 AOÛT 13h30 Parc Walter-Stuart ★ 05 AOÛT 10h Parc Louisbourg ★ 09 AOÛT 19h Parc Félix-Leclerc ★ 10 AOÛT 19h Parc Ignace-Bourget ★ 11 AOÛT 19h Parc Jean-Brillant ★ 12 AOÛT 10h Parc Saint-Simon-Apôtre ★ 14 AOÛT 19h Parc Alexis-Carrel ★ 17 AOÛT 19h Parc Eugène-Dostie

www.ville.montreal.qc.ca/culture
Montréal Québec

Des coups de coeur du Québec
aux trésors de Chine. Exaltez-vous!

DU 29 JUILLET
AU 7 AOÛT

2005
GUANGZHOU BALLET
L'ENSEMBLE AMATI
LOUISE LECAVALIER, *Cobalt Rouge*
par Todd Robinson
SYLVAIN LAFORTUNE, *Monsieur*
par Estelle Clareton
VICTOR QUIJADA, *Rubberbandance*
I MUSICI DE MONTRÉAL et Kletzory
HUBBARD STREET DANCE COMPANY
Chicago
JEUNE BALLET DU QUÉBEC
CINÉ DANSE
Spectacles gratuits sur la scène extérieure

Billets / Réservations : 450.227.9935 www.artssaintsauveur.com

Logo: Ville de Saint-Sauveur, Patrimoine canadien, Centre de la culture, Québec, GTE, GISTEX INC, LE DEVOIR

LIVRES

Bonheur et liberté: retour aux classiques



Louis Cornéliier

Dans le monde moderne, en dehors de la perspective religieuse, quel peut être le fondement de la morale? En d'autres termes, sur quoi peut-on se baser pour répondre adéquatement à l'éternelle question fondamentale «Que dois-je faire»? Dans un éclairant essai-manuel de philosophie morale destiné à l'enseignement collégial et intitulé *Entre bonheur et liberté*, le professeur Claude Veillette propose une exploration de ces difficiles mais essentielles questions à partir, d'une part, de l'éthique kantienne et, d'autre part, de l'éthique utilitariste des Bentham et Mill.

Éthique dite déontologique en ce sens qu'elle fait de «l'intention qui précède à l'action le principal critère pour déterminer la valeur morale de cette dernière», la philosophie pratique d'Emmanuel Kant, selon Veillette, repose sur les notions de libre arbitre (capacité de dépasser les déterminismes et les conditionnements) et de bonne volonté (prise en charge de l'action par la raison). Est morale, dans cette logique, non pas l'action qui atteint son but, mais celle qui repose sur «la pureté de l'intention». Et cette dernière, pour être valable, doit accepter de subir le test d'universalisation, qui seul «permet de déterminer la valeur strictement rationnelle d'un acte de manière à dépasser la sphère de subjectivité propre à chacun». On connaît le résultat qui s'exprime par deux impératifs catégoriques et qui reste une référence incontournable en matière de philosophie morale: «Agis uniquement d'après la maxime grâce à laquelle tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle»; «Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, aussi bien dans ta propre personne que dans la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin, jamais seulement comme un moyen».

Critiquée pour son rationalisme excessif et son puris-

me, cette éthique faisait écrire à Charles Péguy: «Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains». Les Anglais Jeremy Bentham et John Stuart Mill n'en pensaient pas moins, eux qui sont à l'origine du courant utilitariste, fondé sur une éthique téléologique qui définit «la morale sur la base d'une fin ultime à laquelle l'action humaine est subordonnée». Et cette fin ultime n'est rien d'autre que le bonheur bien compris qu'il s'agit de viser à la fois pour soi et pour les autres suivant des critères de durée, d'intensité, de certitude, de proximité, d'étendue (un plaisir collectif vaut mieux qu'un plaisir individuel), de fécondité et de pureté (un plaisir immédiat ne doit pas engendrer une plus grande souffrance ultérieure). Contre la stricte rationalité kantienne, les utilitaristes réhabilitent la sensibilité, les besoins et les inclinations comme sources de la morale dans la mesure où ils sont soumis à un calcul du bonheur engendré. Qualifiée de morale «d'épicurien anglais» par Marx, cette éthique, qui n'est pas à l'abri des dérives technocratiques, économicistes et de la dictature de la majorité, brille néanmoins par son caractère pragmatique et incarné.

Veillette, s'en tenant à son rôle d'éclairer, refuse de trancher entre ces deux éthiques pour mieux susciter la réflexion et il y parvient de fort belle façon. Il y a, en effet, quelque chose de touchant et de réconfortant dans cette entreprise d'un professeur de cégep québécois qui, avec un admirable et constant souci de clarté, cherche à expliquer à des jeunes de 18-19 ans ce que sont la morale, le bonheur et la liberté en les invitant, par des commentaires judicieux et stimulants, à lire ces géants de la philosophie occidentale qui ont pour nom Kant, Bentham et Mill.

Avec cet essai-manuel que tous, pas seulement les étudiants, pourront lire avec profit, Veillette donne raison à ceux qui n'ont de cesse de rappeler l'évidente nécessité de telles réflexions dans un monde où le raffinement des savoirs techniques ne s'accompagne pas toujours d'un sens moral à la hauteur.

La meilleure vie selon Strauss

Le philosophe américain d'origine allemande Leo Strauss a lui aussi réfléchi à la question de la «meilleure vie» dans une œuvre importante que le public francophone commence à découvrir. Dans un brillant essai intitulé *Leo Strauss: une biographie intellectuelle*, d'abord publié chez Grasset en 2003 et ré-



Emmanuel Kant

édité cette année dans la collection «Biblio essais», le philosophe québécois Daniel Tanguay nous invite d'ailleurs à explorer «les intuitions essentielles» et l'évolution de cette pensée qui, précise-t-il, s'inscrit dans la tradition zététique en s'inspirant autant du platonisme que du scepticisme.

Lecture très fine et remarquablement intelligente de l'œuvre straussienne, l'essai de Tanguay ne se laisse pas résumer facilement, mais on peut au moins en retenir ceci. Pour Strauss, «la meilleure vie est la vie entièrement consacrée à la recherche d'une réponse à la question de la meilleure vie», c'est-à-dire la vie philosophique. Cette dernière, toutefois, dans sa prétention à détenir la solution au bonheur humain, est concurrencée par la religion de la révélation selon laquelle «l'homme ne peut parvenir au bonheur sans l'aide divine ou sans être guidé par la loi divine». Entre les «adeptes de la philosophie» et les «adeptes de la Loi» — un affrontement qui résume ce que Strauss appelle le problème

théologico-politique et qui recoupe l'alternative entre Athènes et Jérusalem —, à qui donner raison?

Strauss, on l'a vu par sa définition de la «meilleure vie», choisit le camp de la philosophie, mais ce choix, selon lui, doit rester marqué au sceau du scepticisme parce qu'il se fonde sur une «défense faible», ou zététique, de la philosophie, dans la mesure où elle n'est pas capable de réfuter rationnellement la possibilité de la révélation. Selon Strauss, comme l'écrit Tanguay, «la proclamation de l'autonomie de la raison ou de son autosuffisance ne paraît pas fondée dans la raison elle-même, mais dans un acte de foi en la raison» qui pallie sa faiblesse argumentative en usant de dérision à l'égard d'une révélation qu'elle peine à réfuter autrement. L'alternative entre la vie philosophique et la vie d'obéissance à la Loi relève donc d'une aporie. Aussi, conclut Tanguay, «la probité intellectuelle, qui n'est pas dogmatisme, exige de nous que nous affrontions cette aporie sans chercher à la maquiller avec des paroles réconfortantes et rassurantes, mais dénuées de vérité». A la gloire du pyrrhonisme, s'écrierait encore Pascal.

Cet ouvrage complexe, qui brille néanmoins par sa clarté et qui fait honneur à la philosophie québécoise, contient aussi une lumineuse présentation de la magistrale critique straussienne de la critique spinoziste de la religion qui montre que l'alternative raison ou foi ne se tranche pas à la faveur d'un rationalisme simpliste.

Collaborateur du Devoir
louiscornellier@parroinfo.net

ENTRE BONHEUR ET LIBERTÉ

COMMENTAIRE SUR L'ÉTHIQUE DE BENTHAM, MILL ET KANT

Claude Veillette
Point de fuite
Montréal, 2005, 264 pages

LEO STRAUSS

UNE BIOGRAPHIE INTELLECTUELLE

Daniel Tanguay
Le Livre de poche
Paris, 2005, 416 pages

Une «vieille» idée nouvelle

FRANCIS BOUCHER

Utopie pour les uns, panacée pour les autres, l'allocation universelle parsème, souvent discrètement il est vrai, le discours politique et idéologique depuis une décennie, au moins. Le Québec compte son lot de partisans déclarés de cette mesure. Songeons à Michel Chartrand, qui en a fait un cheval de bataille, et au professeur de l'Université Laval François Blais, qui signait un essai sur cette mesure en 2001. L'Union des forces progressistes l'a également incluse à son programme. Philippe Van Parijs et Yannick Vanderborght, professeurs à l'Université catholique de Louvain, ont beaucoup fait pour crédibiliser cette mesure. *L'Allocation universelle* est la somme condensée de leurs réflexions.

Aussi appelé «revenu minimum garanti», ce projet, comme le nom l'indique, consisterait à «verser sans conditions à tous les citoyens un revenu de base, cumulable avec tout autre revenu». Le montant de ce versement varierait en fonction de la richesse collective de l'État qui l'appliquerait. Cette idée toute simple est, contrairement à ce que l'on pourrait penser, loin d'être récente. L'ouvrage retrace dans un premier temps l'histoire de cette «vieille» idée nouvelle. De Thomas More à Fourier en passant par Bismarck: plusieurs penseurs et politiciens ont jonglé avec l'idée à un moment ou l'autre de leur parcours.

S'ils s'entendent sur les principes de base, tous n'ont pas les mêmes motivations. Celles-ci peuvent être altruistes, à la manière du célèbre philosophe Bertrand Russell, pour qui cette mesure serait un moyen de sortir de l'indigence des millions d'individus. De façon plus ambitieuse, elle pourrait même mettre fin à l'exploitation capitaliste en libérant le travailleur de son obligation de vendre sa force de travail.

Les auteurs sont bien conscients que cette vision généreuse — et subversive — sera bien insuffisante pour convaincre des décideurs frieux d'adopter leur option. C'est pour quoi le froid calcul économique n'échappe pas à leur plaidoyer. Moins chère parce que entraînant des coûts administratifs très bas, l'allocation universelle parvient même à convaincre le théoricien de l'État minimal Thomas Friedman, qui y voit un moyen de radicalement simplifier l'appareil de l'État: «Dans l'optique de Friedman, écrivent les auteurs, ce dispositif est destiné à remplacer le maquis des innombrables dispositifs de protection sociale existants». L'allocation universelle: cheval de Troie de l'ultralibéralisme?

Dans le même ordre d'idée, le revenu minimum pourrait régler ce que les économistes appellent la «trappe du chômage»: «Puisque l'intégralité de l'allocation peut être conservée [...] la situation financière s'améliore nécessairement lors de l'accès à l'emploi: le travail "paie" et [...] le piège financier de

la dépendance, du chômage, de l'exclusion est aboli.» Qui plus est, l'allocation universelle permettrait pour le travailleur de rendre moins coûteuse une diminution de son temps de travail et de rendre viable le travail à temps partiel. De là à voir dans cette mesure une subvention à l'emploi mal rémunéré, il n'y a qu'un pas... que les syndicats n'hésitent pas à franchir. En effet, les organisations syndicales sont nombreuses à se méfier d'une mesure qui pourrait faire une pression à la baisse sur les salaires. Sans compter qu'une ouverture des options des travailleurs diminuerait sensiblement leur pouvoir de négociation. Van Parijs et Vanderborght sont pour leur part convaincus que l'allocation universelle saurait profiter aux syndicats, notamment lors de grèves de longue durée.

On ne doute pas que l'ouvrage deviendra une référence tant les

deux professeurs font preuve d'une rigueur et d'une honnêteté intellectuelle sans faille en présentant un portrait tout en nuances de cette idée porteuse d'espoir. La force du livre réside donc dans sa capacité à susciter la réflexion et le débat plutôt que l'adhésion totale. Au sortir de cette lecture, on en conclut que l'idée séduisant autant à droite qu'à gauche. La vigilance est de mise — a fortiori si le parti qui l'inscrit à son programme est de tendance néolibérale — afin d'éviter des lendemains qui déchantent.

Collaborateur du Devoir

L'ALLOCATION UNIVERSELLE

Yannick Vanderborght et Philippe Van Parijs
Éditions La Découverte
Paris, 2005, 122 pages

Le pari de la prévention

LOUIS CORNELIER

Tous les parents et éducateurs souhaitent prémunir les enfants dont ils sont responsables contre la dépendance aux drogues. Mais comment s'y prendre pour que le message soit efficace? Petit guide qui «met l'accent sur la valeur d'un projet éducatif basé sur l'apprentissage du choix plutôt que sur la dissuasion par le spectaculaire ou par le discours simpliste, manichéen et générateur de fantasmes», *Drogues, mythes et dépendance* — En parler avec les enfants propose une approche psycho-sociale centrée sur les besoins des produits plutôt que sur les produits eux-mêmes.

Son auteure, la criminologue Line Beauchesne, insiste: «La croyance populaire voulant que les drogues causent d'elles-mêmes la dépendance sans tenir compte du rapport que la personne établit avec elles et de l'environnement dans lequel elle les consomme est fautive.» Aussi, pour être efficace, un projet préventif en cette matiè-

re doit absolument intégrer les trois composantes qui sont en jeu dans la problématique de la dépendance: la toxicité du produit, les besoins psychologiques de la personne et ses conditions de vie.

Le dialogue, écrit Line Beauchesne, vaut toujours mieux que la peur et les jugements hâtifs. Pour en savoir plus sur les produits eux-mêmes, elle renvoie les lecteurs au guide produit par le comité permanent de la lutte à

la toxicomanie et intitulé *Drogues - Savoir plus, risquer moins* (Stanké, 2001).

Collaborateur du Devoir

DROGUES, MYTHES ET DÉPENDANCE

En parler avec nos enfants
Line Beauchesne
Bayard Canada
Montréal, 2005, 112 pages

festival ORFORD

Du 23 juin au 13 août

Orford en famille

Deux jours d'activités et de concerts pour toute la famille!

| | |
|--|--|
| <p>Samedi 23 juillet</p> <p>L'OSS, les classiques du cinéma!</p> <p>Avec l'Orchestre symphonique de Sherbrooke Activités dès 14 h, concert à 20 h Pour 4 personnes activités, souper et concert : 90 \$ FORFAIT</p> | <p>Silverman, valse et variations</p> <p>Robert Silverman, piano Vendredi 29 juillet, 20 h</p> |
| <p>Dimanche 24 juillet</p> <p>Amati, quand la jeunesse s'accorde</p> <p>Avec l'Ensemble Amati Concert à 11 h suivi d'activités Pour 4 personnes activités et concert : 50 \$ FORFAIT</p> | <p>Négro, contemporains et canadiens</p> <p>Nathalie Négro, piano Samedi 30 juillet, 16 h Table ronde à 15 h</p> |
| <p>Cuarteto Latinoamericano, cordes sensibles</p> <p>Cuarteto Latinoamericano Elizabeth Dolin, violoncelle Samedi 30 juillet, 20 h</p> | |

1 800 567-8155
www.arts-orford.org
billetterie@arts-orford.org
3165, chemin du Parc, Orford

centre d'arts ORFORD

cet été, jouez à la chaise musicale!

festival classique des Hautes-Laurentides

Président d'honneur 2005 : Sylvain Lafrance, vice-président, Radio française de Radio-Canada

anciennement le festival des Concerts du lac
du 25 juin au 12 août

MARDI 2 AOÛT 20 H Cathédrale de Mont-Laurier

Orchestre de la francophonie canadienne
Direction : Jean-Philippe TREMBLAY
Soliste : Alexandre DA COSTA, violon
Bruch : Concerto N° 1 pour violon
Prokofiev : extraits de Roméo et Juliette
A. Staniland : Concerto pour orchestre

ESPACE MUSIQUE
Mont-Laurier
Patrimoine canadien

INFORMATIONS : 1 888 597-2442 À 3H DE MONTRÉAL OU 2H D'OTTAWA
ADMISSION : 29 \$ (TAXES INCLUSES) MINEURS ACCOMPAGNÉS / GRATUIT
EN COLLABORATION AVEC : LE DEVOIR, LA SCÈNE MUSICALE ET AUDIOBEC

Q. Québec

LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU

DOMAINE Forget

DU 25 JUIN AU 28 AOÛT 2005

Réservez tôt!
Des concerts de qualité à des prix avantageux!

| | |
|---|---|
| <p>MERCREDI 27 JUILLET 27 \$</p> <p>Musique de chambre Soirée GazMétro</p> <p>Philippe Muller, violoncelle Claire Désert, piano Richard Roberts, Andrew Dawes, violons James Dunham, alto Des chefs-d'œuvre du répertoire servis par de fabuleux musiciens!</p> | <p>VENDREDI 29 JUILLET 30 \$</p> <p>Les Solistes Soirée</p> <p>Régis Pasquier, violon Claire Désert, piano Le violon dans toute sa splendeur!</p> |
| <p>SAMEDI 30 JUILLET 34 \$</p> <p>Les Grands Concerts Soirée</p> <p>Orchestre de chambre d'Australie Direction : Richard Tognetti Soliste : Angela Hewitt, piano Une pianiste sublime, un orchestre unique. Incontournable!</p> | |
| <p>MERCREDI 3 AOÛT 27 \$</p> <p>Les Découvertes</p> <p>Trio di Colore Yuval Gottlibovich, alto Guy Yehuda, clarinette Jimmy Brière, piano Lauréat du Fischhoff National Chamber Music Competition (USA 2004)</p> | |

LES BRUNCHES-MUSIQUE

Veillez noter que la série des brunches-musique est reportée à l'été 2006.
Consultez notre programmation pour les autres activités du Festival et de l'Académie.
(418) 452-3535 ou 1-888-DFORGET (336-7438)
Programmation complète : www.domaineforget.com

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Mémoire d'encre

Edwidge Danticat est née en 1969 à Port-au-Prince, en Haïti, où elle a vécu jusqu'à l'âge de 12 ans. Elle est aujourd'hui installée à Brooklyn et elle écrit en anglais. Elle a publié son premier roman à l'âge de 25 ans. Chacune de ses œuvres, où se croisent les réalités new-yorkaises et haïtiennes, parle de déracinement et des blessures non cicatrisées du peuple haïtien.



Suzanne Giguère

Construit autour de l'histoire d'un criminel impuni, *Le Briseur de rosée* nous ramène à l'époque des tontons macoutes à la solde des Duvalier, père et fils. Une deuxième histoire se creuse dans la première. Celle d'un ancien tortionnaire qui vit en liberté dans une banlieue de New York. Certains membres de la communauté ne se doutent de rien, d'autres croient le reconnaître...

La romancière bouscule l'espace narratif, mêle les dates et les époques. Au fur et à mesure que les morceaux du puzzle s'assemblent, le lecteur s'approche de l'abîme de cet homme double au passé trouble. Captivant.

Résistance et mémoire

Le titre évoque les miliciens tontons macoutes qui «venaient avant l'aube, au moment où la rosée se dépose sur les feuilles», enlever les dissidents et les opposants au régime duvalériste pour les conduire dans les prisons où ils étaient sauvagement torturés. Le roman met en scène un «deubreaker» — un «briseur de rosée», ou encore un «shoukèt laroze» —, qui a fui son pays, changé d'identité puis est devenu un père de famille tranquille, fasciné par la culture égyptienne antique. «Les Égyptiens, aime-t-il à dire, étaient comme nous. Ils vénéraient leurs dieux sous différentes formes, se battaient entre eux, et étaient souvent dominés par des étrangers. Les pharaons étaient comme les dictateurs qu'il avait fuis...»

Au moment où commence le roman, sa fille prend la parole. Elle croit que son père a dû s'exiler il y a près de quarante ans après avoir passé une année en prison à cause de ses idées politiques. Une large cicatrice au visage témoigne des atrocités subies par la victime. Toutefois, elle ne s'explique pas que ses parents n'aient pas d'amis intimes, qu'ils ne reçoivent jamais personne à la maison, qu'ils ne parlent pas de leur famille en Haïti ou ailleurs et qu'ils ne soient jamais retournés là-bas. Le père, miné par le remords au fil de toutes ces années, finit par avouer à sa fille qu'il a tué celui qui lui a taillé la joue en prison et qu'il en a tué beaucoup d'autres. «Ton père était le chasseur, pas la proie.»

Entre Brooklyn et Haïti

Dans ce qui ressemble davantage à une série de nouvelles, bien que celles-ci soient toutes reliées entre elles, Edwidge Danticat va et vient entre Brooklyn, le Haïti des années 1960 et celui d'aujourd'hui. À travers dix témoignages (ses proches et ceux des familles des victimes), elle reconstitue le

passé du tortionnaire jusqu'à son dernier meurtre, un pasteur, puis sa rencontre avec la femme qui le suivra en Amérique.

La pluralité des voix qui enchâssent le récit rend compte de la vie de milliers d'êtres «détruits morceau par morceau, jour après jour», dans «l'enfer vivant» des prisons. La romancière exprime avec une simplicité émouvante les souffrances atroces d'hommes et de femmes «chassant les ombres à la recherche de fragments d'eux-mêmes perdus depuis longtemps par la faute d'un autre». Pour faire contrepoids à cette tragédie humaine, elle opte pour l'ironie ou encore les silences.

Le témoignage d'un des locataires qui vit dans la maison de l'ex-tortionnaire est sans doute le plus troublant. Il explique qu'après avoir démasqué son ennemi, il a perdu tout désir de le tuer, non pas parce qu'il avait peur ou pitié, «sa colère était trop grande pour qu'il ressentisse de la pitié [...] c'était la prise de conscience qu'il ne saurait jamais pourquoi, pourquoi une seule personne avait obtenu le pouvoir de détruire toute son existence».

La nature du pardon

«Tout était deuil dans nos cœurs ivres de verveine», écrit le poète Davertige dans *La Grande Aventure de mon ombre*. En marge du sang et de la guerre, déchirés entre l'intime colère et le chagrin, entre la douloureuse exigence de la vérité et la tentation de l'oubli, les victimes doivent-elles pardonner aux criminels repentis? Edwidge Danticat ne tranche pas. Elle amène plutôt le lecteur à réfléchir sur les limites et la nature du pardon. Son interrogation n'est pas seulement de circonstance. Elle trouve des échos dans tous les pays d'après-guerre où des hommes sont recherchés pour crimes contre leur peuple.

À la croisée du récit journalistique et poétique, *Le Briseur de rosée* est écrit dans une prose limpide, sobre et poétique. La force du style d'Edwidge Danticat tient à la sensualité de la langue qui permet de relativiser la brutalité du réel. Quand l'histoire montre son visage de violence insoutenable et que l'écriture se fait résistance et mémoire d'encre avec autant de talent, cela donne un chant inoubliable.

Collaboratrice du Devoir

LE BRISEUR DE ROSÉE

Edwidge Danticat
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Chabert
Boréal
Montréal, 2005, 286 pages

ROMAN FRANÇAIS

Juste ciel

CHRISTIAN DESMEULES

Le premier roman de Stéphane Audeguy, poétique et érudit, s'ouvre comme une éclaircie dans un ciel sombre. «Vers les cinq heures du soir, tous les enfants sont tristes: ils commencent à comprendre ce qu'est le temps. Le jour décline un peu. Il va falloir rentrer pourtant, être sage, et mentir.» La suite de *La Théorie des nuages* est fidèle à cette amorce, elle nous entraîne de surprises en étonnements.

Tiepolo, Constable et Turner les ont peints, des scientifiques ont essayé de les comprendre, avec parfois le rêve bien bourgeois de les domestiquer et de verdier les déserts. De toute éternité, de simples mortels les ont regardés défilier dans le ciel. Les nuages fascinent, enveloppent, terrorisent: ils peuvent avoir la forme d'un moulin à vent, d'une girafe ou d'un champignon radioactif. Comme une page blanche en mouvement.

Couturier japonais célèbre qui

vit depuis longtemps à Paris, grand amateur de prostituées françaises et de contemplation du ciel, Akira Kumo est l'un des rares survivants de la tragédie d'Hiroshima. Au dernier étage de l'hôtel particulier de la rue Lamarck où il habite, il possède la plus belle collection privée d'ouvrages météorologiques. Au crépuscule de sa vie, Akira Kumo engage une jeune bibliothécaire pour mettre de l'ordre dans sa riche collection.

Durant de longues heures, le vieil homme raconte ainsi à Virginie Latour des histoires de «chasseurs de nuages» — scientifiques rêveurs ou peintres visionnaires. Et puis, peu à peu, elle comprend. «Elle comprend qu'au début du dix-neuvième siècle quelques hommes anonymes et muets, disséminés dans toute l'Europe, ont levé les yeux au ciel.»

Mais sur le Japon, rien à dire. Ou si peu. Pas plus que pour la zone grise de douze années qui trouve sa biographie. «Pour ne pas répondre à de telles questions il s'est construit, avec le temps, une pantomime aussi simple qu'efficace: le re-

gard franchement planté dans celui de son interlocuteur, il feint d'en trouver la bouche pour répondre, brusquement la réforme sans avoir prononcé un mot.» Pas un mot non plus (du moins de sa part) sur Hiroshima, «instant unique dans un siècle de feu et de feu, dans le silence d'un ciel sans nuages».

Fou inventif

Mais il saura intéresser la jeune femme à ses histoires — histoires de scientifiques et de peintres, personnages inventés ou parfaitement réels —, avant de lui confier la mission délicate de mettre la main sur un document qui viendrait couronner sa collection: le Protocole Abercrombie.

Fou inventif, maniaque d'ordre, «déliant organisé», toujours vierge à l'âge de quarante-trois ans (il croyait la chasteté nécessaire à l'épanouissement de son génie), Richard Abercrombie reçoit une véritable révélation un jour de 1891 dans la jungle de Bornéo. Du coup, le roman devient l'histoire un peu folle de cet aristocrate anglais qui, au lieu de répertorier et

de classer les nuages à travers le monde afin de prouver l'une de ses théories, s'est mis à faire du plaisir de la chair un art de vivre et à photographier le sexe de toutes les femmes qui s'offraient à lui — «simplement, frontalement, tranquillement». Laissant à sa mort un manuscrit mythique et convoité qui tient autant du journal personnel que de l'inventaire pornographique.

La guerre, la folie légère ou désespérée des hommes, le taoïsme, l'art, le sexe et la science forment la trame de ce roman au style précis, imagé et coulant. Un bonheur d'intelligence et d'art, d'invention et de savoir maîtrisé, au bout duquel il ne nous reste plus qu'à refermer le livre, à sortir si l'on n'est pas déjà dehors et à lever les yeux vers le ciel.

Collaborateur du Devoir

LA THÉORIE DES NUAGES

Stéphane Audeguy
Gallimard
Paris, 2005, 292 pages

BÉDÉ

Où sont les cigales?

DENIS LORD

Avions-nous réellement besoin d'un autre témoignage de la fascination qu'exercent les États-Unis — et New York en particulier — sur les Français? Rien n'est moins sûr! À tout le moins, le *No Sex in New York* de Riad Sattouf a le mérite de ne pas manquer d'humour. En 2004, Sattouf vend au quotidien français *Liberation* le concept d'un reportage bédé sur le thème de l'été américain. Il y parlera, dit-il, de l'éclosion et de la mort des cigales en un seul été, après 17 ans de vie souterraine sous forme larvaire. Le récit aurait une approche légèrement autobiographique, «c'est à la mode!» Comme le raconte l'auteur en guise de préambule, «tout ce que je raconte dans cet album est réellement arrivé».

Mais des cigales, on n'en voit ni n'en entend ici et les Américains, confinés à des rôles de figurants, ne sont guère plus présents. A New York, Sattouf se confine à la communauté française, retrouvant entre autres Lucie, une ancienne flamme, et Sébastien, un ex-collègue devenu serveur. Si aucun ne s'est vraiment intégré à l'Amérique, ils ne s'en font pas moins les chantres de ses valeurs (boursières) et rejettent en bloc leur pays d'origine. «En France, personne ne bosse.» «L'Europe, ce sera vraiment bien quand y aura la Turquie!»

Bien plus qu'un récit de voyage, *No Sex in New York* est l'occasion pour l'auteur de mettre en scène son thème de prédilection, le désir, surtout inassouvi. Qu'il s'agisse de fiction ou d'autobiographie,



SOURCE DARGAUD

Sattouf a l'habitude de doter ses personnages principaux d'un physique ingrat, doublé d'un manque de confiance en soi. L'un comme l'autre font obstacle à l'acte. Mais, contrairement à ce qu'annonce son titre, il y a beaucoup de sexe dans l'album, sauf qu'il est pour l'essentiel fantasmé, représenté de manière très pudique dans des séquences s'entrecroisant à la trame principale du récit.

Riad Sattouf, 27 ans, est un conteur talentueux et son dessin caricatural fait mouche, surtout quand il épingle des mâles névrosés, à l'air hébété, dégoûtant de sueur sous les effets combinés du soleil et du désir. Le léger *No Sex in New York* est tout de même le moins intéressant de ses albums parus chez Dargaud. *Le Pays de la soif* (*Les Pauvres Aventures de Jérémie* tome 2), par exemple, était plus déliant et plus inspiré, le trait y était plus figé, tout comme la mise en couleurs.

Collaborateur du Devoir

ROMAN

En finir avec l'argent

JOHANNE JARRY

Pourquoi une banque américaine a-t-elle eu l'idée de mettre à la disposition de Sophie Calle des images tirées des enregistrements de caméras vidéo de surveillance? C'est un mystère. Reste que le matériel a retenu l'attention de l'artiste française. «Les caméras cachées, constamment braquées, de nuit comme de jour, sur les clients, nous les révélaient alors qu'ils se croient en tête à tête avec leur argent. Elles racontaient quelque chose, mais quoi? Ça parlait de surveillance, d'argent, de solitude? J'ai demandé du temps.»

Quinze ans plus tard, Sophie Calle veut en finir. Pendant toutes ces années, elle tourne autour du sujet: quoi tirer de l'argent? Au début (1990), elle photographie des sacs remplis de cents, puis des mains d'employés de banque, des mains qui touchent des millions par année, tendues comme celles qui quémandent. Avec ce matériel, elle participe à une exposition qu'elle juge ratée. En 1994, complètement désemparée, elle demande à Jean Baudrillard d'écrire à partir des photographies; elle réalise qu'elle travaille avec du matériel (texte et photos) qui ne lui appartient pas. Elle décide d'enquêter: «Que pensez-vous de cette machine? À quoi songiez-vous durant l'opération? Combien avez-vous retiré? Qu'allez-vous en faire?» Ce que les gens répondent, en général, à propos de l'argent il n'y en a jamais assez.

Ce qui rate avec l'argent, pour Sophie Calle, c'est qu'elle n'en manque pas. Et elle, lui fait remarquer Grégoire Bouillier, elle ne peut parler que du manque. A-t-il raison? Elle ne confirme rien. «Je m'accroche parce que j'ai un problème

avec ces images, que je ne sais pas me laisser séduire, que je leur résiste, et que de m'être égarée si longtemps pour rien, c'est inacceptable.»

Elle va voir sa banquière, à qui elle explique qu'elle refuse d'avoir perdu son temps pendant quinze ans avec cette histoire d'argent. «Là, vous êtes en plein dans un problème d'argent, parce que justement, l'argent, c'est quand vous avez investi pendant quinze ans et que vous ne voulez pas quitter le terrain sans avoir le retour sur cet investissement.» Il faut donc en finir. «Rentabiliser». À partir de là, Sophie Calle se tait, laisse le lecteur en tête à tête avec la présence énigmatique de ces visages filmés devant le guichet automatique. À quoi pensent-ils, combien ont-ils, combien manquent-ils?

Un livre qui brille comme de l'argent, couleur de sa tranche, et qui a une odeur, alors que l'argent (dit-on) n'en a pas. Chaque page est doublée, ce qui amplifie la présence du papier, matière que nous manipulons tous les jours quand il est question d'argent. Mais c'est surtout un livre rempli de questions, traversé par le désarroi de ces visages qui scrutent leur relevé de compte et par celui de celle qui s'en tète à chercher ce que cela signifie. Il éclaire la démarche d'une artiste qui cherche la forme juste du sujet qui la travaille et qui, même dépassée, résiste à l'idée d'abandonner. Ce sujet la trouble, mais oui? Sophie Calle accepte de ne pas savoir.

Collaboratrice du Devoir

EN FINIR

Sophie Calle et Fabio Balducci
Éditions Actes Sud
Arles, 2005, 200 pages

GERTRUDE STEIN
FRANCOISE SAGAN
FESTIVAL DE TROIS 15 ANS 2005
RÉJEAN DUCHARME
GEORGE SAND
JEAN-CLAUDE CARRIÈRE
FRANCOISE SAGAN
FERNANDO PESSOA

GEORGE SAND entre Nohant et l'Italie
Lundi 1^{er} août 2005 à 20 h
COLLAGE JEANNE GOLDIN
MISE EN LECTURE DOMINIQUE LEDUC
AVEC SOPHIE CLÉMENT • SOPHIE CADIEUX

Soirée GERTRUDE STEIN
Lundi 8 août 2005 à 20 h
COLLAGE ET MISE EN LECTURE CHRISTIANE PASQUIER
COLLABORATION AU COLLAGE JEAN-FRANÇOIS CÔTE
AVEC JACINTHE LAGUÉ • KATHLEEN FORTIN • AMÉLIE CHERUBIN-SOULIÈRES • CLAUDE LEMIEUX

Soirée FERNANDO PESSOA
Lundi 15 août 2005 à 20 h
COLLAGE ET MISE EN LECTURE MARC BÉLAND
AVEC GEOFFREY GAQUÈRE • JEAN ASSELIN • GABRIEL GASCON
PIANISTE JEAN MARCHAND

FRANCOISE SAGAN une certaine petite musique
Lundi 22 août 2005 à 20 h
COLLAGE ET MISE EN LECTURE FRANÇOISE FAUCHER
AVEC SOPHIE FAUCHER • FRANÇOISE FAUCHER • MARRITA BOIES • PASCALE MONTPETIT

Soirée Hommage à RÉJEAN DUCHARME
Lundi 29 août 2005 à 20 h
COLLAGE ET MISE EN LECTURE GHYSLAIN FILLON
AVEC MARIE-FRANCE MARCOTTE • ANABEL TREMBLAY • JACQUES LAVALLÉE • HELENE MERCIER • EMMANUEL SCHWARTZ
CHANTEUR-PIANISTE MARIO VIGNEAULT

ÉVÈNEMENT 15^e ANNIVERSAIRE:
Dimanche 18 septembre à 14 h
MISE EN LECTURE ALICE RONFARD
AVEC 21 COMÉDIENS • QUELQUES MUSICIENS
ET DE S'VICTUALLES DE CIRCONSTANCE
DURÉE APPROXIMATIVE ENTRE 6 ET 8 HEURES

MAISON DES ARTS DE LAVAL
Québec
LE DEVOIR

BILLETTERIE ET RÉSERVATIONS
MAISON DES ARTS DE LAVAL [450] 667.2040
1395, BOUL. DE LA CONCORDE OUEST, LAVAL
MÉTRO HENRI-BOURASSA, AUTOBUS 40 OU 61
RÉSEAU ADMISSION [514] 790.1245
INFO 1.877.664.1136 • festival3@bellnet.ca

Montréal capitale mondiale du livre 2005 2006

MONTREAL À LIVRE OUVERT

CIRCUIT DE DÉCOUVERTE URBAINE SUR L'HISTOIRE DU LIVRE ET DE LA LECTURE À MONTRÉAL

UNE OCCASION UNIQUE DE DÉCOUVRIR LE PATRIMOINE LITTÉRAIRE MONTRÉALAIS

PROCHAINS CIRCUITS

- > Samedi 9 juillet de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 13 août de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 30 juillet de 9 h 30 à 13 h
- > Samedi 27 août de 9 h 30 à 13 h

Réservation obligatoire au Collectif l'autre Montréal

Information : www.autremontreal.com
Réservation : (514) 521-7802
Prix du billet : 5,00 \$

mcml.canoe.com

LIVRES

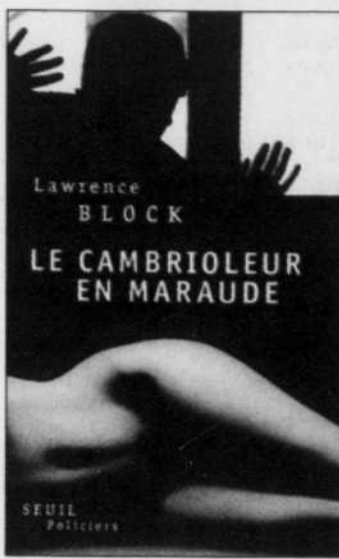
POLAR

Bernie mène l'enquête

MICHEL BÉLAIR

Bernie Rhodenbarr est à la fois libraire... et cambrioleur; ceux qui connaissent bien Lawrence Block l'ont déjà vu à l'œuvre dans plusieurs de ses romans. On le retrouve ici alors qu'il fait du repérage dans un beau quartier new-yorkais où il se prépare à sévir à la suggestion de son ami de la haute, Martin Gilmartin, communément appelé Marty. Mais Bernie aura la malencontreuse idée de se faire d'abord la main dans un bel immeuble et il sera mêlé, sans pouvoir intervenir, à une sordide histoire de viol dans l'appartement qu'il était en train de dévaliser. Il est d'autant moins au bout de ses peines que Ray, son «copain» de la police, le soupçonne d'avoir participé, le même soir, à un cambriolage plutôt poivré où trois personnes ont trouvé la mort.

Notre gentleman-cambrioleur sortira bien sûr indemne de la salle d'interrogatoire, mais les coïncidences se mettront à lui tomber dessus en cascade. En rentrant chez lui, par exemple, il verra d'abord que son appartement a été cambriolé. Puis un client lui remettra une somme astronomique pour un livre «ordinaire»... avant de se faire assassiner devant



la librairie. Les choses ne s'arrangent surtout pas lorsqu'il rencontre ensuite, dans un bar, la femme victime de la «drogue du viol»... et qu'ils deviennent copain-copine. Mais ce n'est pas tout. Soupçonné par Ray, talonné par les assassins et aiguillonné par la fidèle Carolyn (toiletteuse pour chiens de son état), Bernie n'aura bientôt plus le choix: il devra mener sa propre enquête pour pouvoir sortir un lapin de sa manche, comme dit son ami flic, sauver ses

billes et laver sa réputation. Tout cela bien sûr après s'être refait (largement) en cambriolant la maison de l'odieuse personnage ayant piqué la maîtresse de l'infatigable Marty...

Lawrence Block n'a pas le sens du ridicule et du gag irrésistible d'un Donald Westlake, par exemple, mais il nous raconte ici une sorte d'épopée rocambolesque dans laquelle on se surprendra à pouffer de rire en écoutant les commentaires de Bernie et de Carolyn, qui tirent à boulets rouges sur la moindre divagation new-yorkaise à la mode. L'air de rien, on en apprendra un brin aussi sur l'histoire des quartiers de New York et des immeubles qui les caractérisent, le tout assorti de détails croustillants et de renseignements pratiques sur le secteur des théâtres, l'heure de fermeture des bars et l'œuvre de Joseph Conrad. Sans oublier, bien sûr, les types de serrure et les systèmes d'alarme... Un cocktail irrésistible.

Le Devoir

LE CAMBRIOLEUR EN MARAUDE
Lawrence Block
Seuil Policiers
Paris, 2005, 322 pages

L E T T R E S F R A N C O P H O N E S

Un singulier pluriel

LISE GAUVIN

Romancière d'origine algérienne, Malika Mokkeddem se livre, avec *Mes hommes*, à une autobiographie destinée à mettre en évidence l'inconnu que représente toujours pour elle, malgré de nombreuses fréquentations, le sexe masculin. D'où ce titre ambigu à souhait: le «mes» renvoie ici à des êtres de passage, à des moments privilégiés, toujours encadrés par des périodes de silence et de solitude, tout le contraire de la possession. Comme si la véritable rencontre était impossible. À l'image de la première, qui n'a jamais eu lieu. À aucun moment, le père n'a prêté attention à son aînée, une fille, alors que les garçons recevaient sa tendresse. Dans l'expression «mes hommes», il y a donc ce singulier pluriel qui affiche le manque, la blessure initiale, l'impossible réconciliation.

La fille se rebelle, réussit à se guérir d'une anorexie persistante, insiste pour aller à l'école supérieure, puis à l'université. Au moment de l'indépendance algérienne, elle est l'une des premières femmes à effectuer certains choix. «J'ai grandi parmi des garçons. J'ai été la seule fille de ma classe de la cinquième à la terminale. J'ai été la seule pionne dans l'internat au milieu des hommes... Je me suis faite avec eux et contre eux. Ils incarnent tout ce qu'il m'a fallu conquérir, pour accéder à la liberté.»

Cette liberté chèrement acquise la mène d'Oran à Paris, puis à Montpellier où elle exerce la profession de médecin néphrologue. Mais elle la trouve surtout dans les livres qui l'accompagnent depuis l'enfance et lui donnent l'envie d'écrire. Grâce à l'appui d'un libraire, puis de l'éditeur Maurice Nadeau, elle s'engage dans cette carrière, qui la force à mettre en sourdine la première, celle de médecin. Qui l'oblige également à quitter son compagnon après dix-sept ans de cohabitation, celui-ci ayant pris ombrage de la nouvelle orientation de sa vie.

Le livre est construit comme une suite de portraits, inscrits dans le contexte de rencontres précaires, de promesses inaccomplies, de projets inachevés. On y retrouve les tableaux d'une

époque où la liberté est une denrée chèrement acquise, au prix de plusieurs renoncements. La maternité, par exemple, est rejetée très tôt, comme symbole de la servitude des femmes.

Un chapitre, intitulé «L'homme du Canada», raconte les quelques heures passées, au moment de l'été indien, en compagnie d'un peintre «à la silhouette de Viking», qui ne peut répondre au sentiment qu'elle éprouve pour lui à cause d'une douleur encore trop vive et d'un «cœur cabossé». Il reste que ce voyage est salutaire car, comme le constate la narratrice, «il faut partir pour enfin se trouver».

La question de la langue est évoquée pour indiquer la difficulté de dire l'amour en utilisant les mots arabes. Un jour, constatant que tous ses amants d'Algérie lui avaient dit «je t'aime» en français, la narratrice est prise d'une folle envie «d'entendre un homme [lui] murmurer des mots d'amour en arabe». Mais parce que dans cette culture l'amour «était une honte, une obscénité», «les mots pour le dire s'en trouvaient souillés». «Les rares fois où nous nous essayions à l'arabe nous pouffions de rire tant nos mots nous semblaient inadaptes au langage des amants.»

En fin de parcours, la romancière fait le décompte de ses solitudes, «entre deux pays où [elle est] souvent mise en demeure de [s]'expliquer sur des choix intimes», tout en rêvant à un «prochain amour». Cette femme qui se dit «trop voluptueuse pour le rôle de victime» retrouve alors le souvenir de la petite fille qu'elle a été et la complexité d'une grand-mère, sachant que «seule l'enfance peut nous réconcilier avec nous-mêmes».

Collaboratrice du Devoir

MES HOMMES
Malika Mokkeddem
Editions Grasset
Paris, 2005

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadienne
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Service de presse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848

4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC, POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

ROMAN AMÉRICAIN

Du béton



Louis Hamelin

Il me semble avoir déjà écrit ici que, si Balzac venait à se réincarner, il serait américain. Et certainement pas tchécoslovaque. «Il serait ridicule, écrit Milan Kundera dans *Le Rideau*, d'écrire une autre Comédie humaine. Car si l'histoire (celle de l'humanité) peut avoir le mauvais goût de se répéter, l'histoire d'un art ne supporte pas les répétitions.» Ce constat explique en partie le malaise que j'ai parfois ressenti à la lecture de *Portés par un fleuve violent* de Bruce Murkoff. Le livre a été encensé sans retenue des deux côtés de l'Atlantique. Non sans raison: Murkoff a planché sept ans sur son ouvrage, devant attendre l'âge de 52 ans et la publication de ce premier livre pour se voir consacrer écrivain.

Il n'y a aucun défaut apparent dans *Portés par un fleuve violent*. Les descriptions sont parfois un peu longues, mais toujours techniquement impeccables. Nous sommes invités à suivre trois destins dont les points de départ se situent à Chicago, à Los Angeles et à Oklahoma City, pendant la Crise des années 30, et qui auront besoin d'exactement 240 pages pour se croiser à Boulder Canyon sur le Colorado, où doit débuter la construction d'un grand barrage.

Aux États-Unis, la littérature s'enseigne comme une technique et non comme une histoire. Faites souffrir vos personnages, conseille le manuel du fabricant. Paraissant prendre cet axiome au pied de la lettre, Murkoff a pourvu les siens d'un passé idéalement lourd et douloureux: Filius, l'ingénieur, a perdu son jeune fils et sa femme à la suite du naufrage du voilier de plaisance dont il tenait la barre; Lena s'est réveillée un beau matin pour apprendre que l'homme qu'elle avait épousé, qu'elle aimait et qui lui avait donné un fils, vivait une partie de l'année avec une seconde femme, qu'il aimait également, au point de la marier elle aussi et de lui donner une pe-

tite fille. Passe encore s'il avait été mormon, mais le bon Frank est une sorte de commis-voyageur du bon Dieu, qui vend des bibles le long de la route... Le cas le plus fascinant est celui de Louis (Lew) Beck, fils d'un boucher juif de la rue Soto, à L.A. Lew est chétif pas pour rire, et d'ailleurs, ça ne le fait pas rire du tout. Ni d'entendre les insultes dont l'abreuve ses petits camarades, qui le traitent de «sale nabot youppin». Il apprend très tôt à cogner. Démolir la figure de tous ceux (et ils sont forcément nombreux...) qui le regardent de haut sera l'histoire de sa vie, où tous les coups sont permis. Le roman, ce fleuve violent, démarre vraiment avec lui, autour de la page cinquante. La violence extraordinaire des scènes qui s'enchaînent tout au long de son ascension de petite frappe des ruelles de la côte ouest appelée à devenir l'homme de confiance d'un caïd de Las Vegas est d'ailleurs, assez bizarrement, le seul élément véritablement moderne de toute cette histoire (le cinéma et *Le Parrain* sont passés par là...) qui, sinon, pourrait afficher sans honte un copyright de 1940 et avoir été écrite par un contemporain de John Steinbeck.

Pas d'erreur: Murkoff s'y entend à peindre un personnage. Même souci du détail volontiers foisonnant et maniaque que chez son compatriote Elwood Reid, salué au début de l'été dans cette chronique (est-ce qu'ils apprennent ça à l'école? Qu'est-ce qu'ils mettent au juste dans leurs céréales?). «Il était bâti comme un cheval de trait, le nez aplati par des poings plus rapides que les siens, encore qu'il n'eût pas perdu un seul combat à l'époque où il était amateur et avait été le sparring-partner de Tommy Loughran avant que celui-ci passe pro en 1925.» Ces informations très utiles concernent Moe Goode, un personnage de malfrat destiné à occuper environ 25 lignes sur les 17 974 que compte le livre. Et donc, à l'avenir, plus besoin de vous cacher quand on vous demandera en quelle année Tommy Loughran est passé chez les professionnels. Ailleurs, un personnage fait les cent pas sur un «tapis de Bessarabie légué par

un magnat des mines d'argent originaire d'Aspen». Un coup parti, l'auteur aurait dû en profiter pour nous préciser qu'Aspen était situé dans l'Etat du Colorado...

Mais l'aspect le plus frappant de ce livre réside sans doute dans la coïncidence, étonnante dans les circonstances, du fond et de la forme (ainsi qu'on le disait jadis dans les facultés). Ce n'est pas seulement l'écriture photographique du grand roman social à la Dos Passos qui nous est ici restituée, mais aussi, et malgré la Crise qui sévit, la confiance inébranlable de l'*Homo faber*, maître et possesseur de la Nature (Descartes). «Au diable l'argent que ça coûte ou le temps que ça prend, lance l'ingénieur en chef dans une tirade caractéristique. Car: Nous pouvons nous le permettre. C'est la terre elle-même que nous affrontons! Nous allons la vaincre de nos marteaux-piqueurs et la brûler de nos feux. Nous allons la façonner et la dompter, et en échange, elle nous récompensera tous.» Pendant que je lisais ce passage, il faisait trente-neuf degrés à l'ombre et un nombre record d'incendies de forêt dévastait les immenses territoires du Nord. Pas de doute: la Nature conserve la mémoire de nos grands chantiers et de nos projets les plus fous. Quant au livre de Murkoff, il se présente comme la célébration curieusement anachronique de cette «poésie de l'effort» dont les réalisations semblent n'avoir d'autre but que de permettre aux hommes d'occulter un instant la «tristesse de la mort».

On peut ne pas partager cette confiance. Et s'incliner quand même devant la solide et élégante architecture de l'ouvrage jeté, par la prose bétonnée du romancier, en travers d'un long fleuve tranquille plutôt que sauvage.

Collaborateur du Devoir

PORTÉS PAR UN FLEUVE VIOLENT

Bruce Murkoff
Traduit de l'américain
par Michel Lederer
Albin Michel
Paris, 2005, 473 pages



Le roman de l'été

YVES BEAUCHEMIN
CHARLES LE TÉMÉRAIRE
Un saut dans le vide
ROMAN

416 pages • 24,95\$
www.editionsfides.com

L'AGENDA
L'horaire télé, le guide de vos soirées

TRANSFORMATION Musée des beaux-arts de l'Ontario

la forme-couleur
1^{ER} JUIN AU 7 AOÛT 2005
INCURSIONS DANS LE COLOUR FIELD 1950-2005

ROTHKO
NEWMAN
BUSH
GAUCHER
MOLINARI
FRANKENTHALER

TRANSFORMATION Musée des beaux-arts de l'Ontario

DE VISU

Recyclage culturel

TRASHFORMATIONS

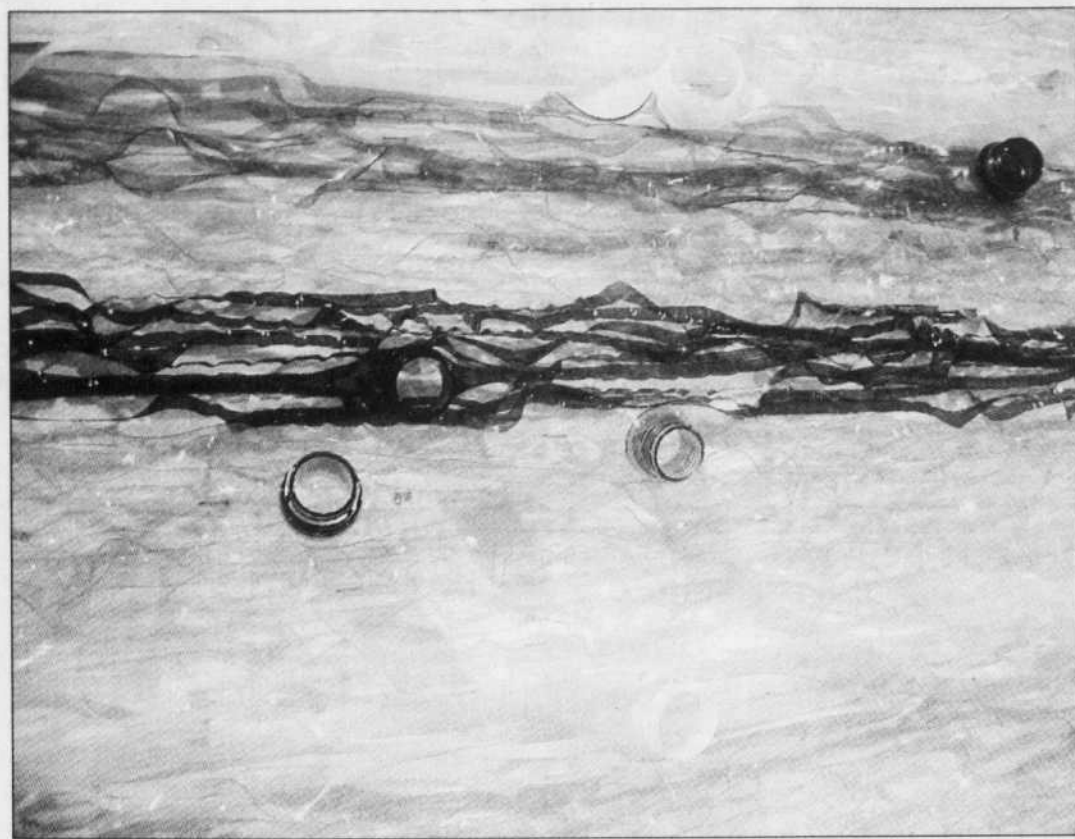
(Œuvres de Michel de Broin, Jérôme Fortin, Karilee Fuglem et Louis Joncas
Pierre-François Ouellet
Art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
espace 216
Jusqu'au 13 août

BERNARD LAMARCHE

Faudrait-il toujours que la culture, l'été, se présente sous le mode de la légèreté? Il y a certes des expositions d'été comme il y a des lectures plus légères pour la saison chaude, mais certains tentent de donner un vernis de sérieux à leurs présentations esthétiques, question de nourrir l'esprit au même titre que les sens. C'est ce que réalise la galerie Pierre-François Ouellet Art contemporain en présentant *Trashformations*, qui n'a toutefois de «trash» que le nom. Dans cette exposition de groupe qui aurait mérité un ultime resserrement, les déchets sont le matériau de base.

N'avez crainte, il n'y a rien dans cette exposition pour provoquer la nausée. Cette vitrine a comme raison d'être, d'abord et avant tout, de mettre en commun les productions de quatre des artistes les plus en vue de l'écurie de la galerie. Louis Joncas et Michel de Broin viennent tout juste de participer à la Manif d'art III à Québec. D'ailleurs, les œuvres actuellement en galerie avaient été présentées à Québec au printemps dernier. De Broin attend son exposition solo, l'an prochain, au Musée national des beaux-arts du Québec, alors que Fortin se retrouve au MACM actuellement. La carrière de Fuglem va également bon train et l'artiste vient, tout comme de Broin, d'avoir son solo à la galerie.

Voilà pour les présentations. Les déchets sont le principal matériau de cette exposition, donc, qui mêle, sans les approfondir outre mesure, des considérations



Un détail de *Rimouski, 2 (2004)*, de Jérôme Fortin

sociales, écologiques et surtout esthétiques. De fait, la plupart des œuvres de l'exposition partent des rejets de la société de la consommation pour arriver à des œuvres plutôt léchées.

Un dépotoir recyclé

À l'entrée de ce dépotoir recyclé au nom de l'art se trouvent les images de Louis Joncas, de la série *Détritus*. Nous avons toujours été plus ou moins insensible au travail de Joncas en raison de son caractère trop ouvertement séducteur et propre, avec sa prétention à aller par-delà la surface des apparences, ce à quoi nous doutons qu'il parvienne. Cette nouvelle série, pour la première fois exposée à Montréal, ne fera pas

pour nous exception. Sa manière gentille de transformer un abject bien relatif en des objets proches de la grande tradition de la nature morte nous laisse de glace, tant elle ne nous apprend que peu de choses sur la nature morte et pas beaucoup plus sur nos habitudes de consommation.

Au mur, dans la même salle de la galerie, Jérôme Fortin présente trois *Marines* de grand format qui avaient été montrées à l'ARCO en février dernier. Fortin, selon la manière arachnéenne qu'on lui connaît désormais, a utilisé des bouteilles de plastique qu'il a découpées pour les étirer ensuite sur un plan, confectionnant des *tondi* dans lesquels les rubans de plastique obtenus ondulent de façon à former des vagues. Ici, le pouvoir de transformation fonctionnelle avec le plus bel impact. C'est là la force des œuvres de Fortin, surtout lorsqu'il ne s'acharne pas à créer des petits objets dont la nature décorative l'emporte trop souvent, au détriment d'une force d'impact plus importante.

Plus loin, Michel de Broin présente la vidéo *Réparations - Une participation volontaire à la propreté de la ville de Paris (2004)*. De Broin a fait documenter une action réalisée dans les rues de Pa-

ris, qui consistait à s'emparer de bouteilles de boisson gazeuse vides trouvées au hasard d'une promenade dans Paris pour les fixer à un petit appareil balistique de son cru, construit à partir d'une pompe à air. Les bouteilles

sont ainsi transformées en fusées, lancées tantôt d'un terrain vague, tantôt d'une place bien fréquentée par des passants, pour le moins surpris de voir s'élever soudainement ce projectile. Si le montage nous avait permis d'en apprendre plus sur la réaction des gens face à cette intrusion, la pièce aurait été plus complète, nous semble-t-il (mais alors, elle aurait davantage cédé aux codes du documentaire). Les images s'attardent essentiellement à l'action, plutôt qu'à ses effets.

Jouer des atouts

Finalement, les images photographiques de Karilee Fuglem charment en raison de leur manière de jouer des atouts de la photographie, notamment de la profondeur de champ et de la précision focale. Fuglem est connue pour transformer de petits riens vaporeux en visions poétiques. Ici, des petites mousses de poussière lui servent de modèle. Dans la série *More Fluff*, l'artiste continue de cultiver l'insolite. Cependant, en présentant son œuvre dans le même espace que cette autre image, de Louis Joncas cette fois, où le photographe a capté un amas de charpie de sècheuse qui prend une allure organique, il se crée un drôle de contraste, dans la mesure où s'oppose la manière froide de Joncas et celle, plus subjugante, de Fuglem. Pas le meilleur rapprochement qu'il nous ait été donné de voir.

Le Devoir



Arrêt sur l'image de la vidéo de Michel de Broin, *Réparations: une participation volontaire à la propreté de la ville de Paris (2004)*

EN BREF

La relève chez René Blouin

Jusqu'au 30 juillet, la galerie René Blouin poursuit son engagement auprès de la très jeune relève. Il s'agit de la seconde exposition que le galeriste consacre à des artistes plus ou moins connus, dans le cadre de l'événement Printemps 2005. Cette fois, Blouin reçoit les travaux de Devon Lowry, féru de représentations numériques volontairement schématiques, et NUMA, dont le travail est nourri de *op art* et de traditions héraldiques. La galerie est située au 372 de la rue Sainte-Catherine Ouest, espace 501.

Peurs d'été

Si certaines galeries proposent des expositions plus légères pour l'été, il n'en va pas de même à la galerie Art Mür, où l'exposition actuelle porte un titre inquiétant: *Les Paramètres de la peur*. L'exposition comporte des œuvres de Gun Holmström (Helsinki), de Julian España Keller (Montréal), de Gabriel Martinez (Philadelphie) et du duo formé de David Phillips et de Paul Rowley (New York et Dublin). L'exposition a déjà été présentée en octobre 2004 à la galerie Muu en Finlande. La galerie Art Mür est située au 5826 de la rue Saint-Hubert. L'exposition se termine le 30 juillet.

À Quartier Éphémère

Débrayé: voiture à controverse est une exposition «engagée qui traite de la problématique de l'automobile dans notre société. Pourvu d'une vision critique, l'événement a pour but de dénoncer les méfaits de la voiture sur son environnement naturel, social et psychologique, un thème qui fait directement écho à des réalités de tous les jours». Programme ambitieux s'il en est un, le projet a été lancé par la commissaire Josée Saint-Louis et a été complété par Esther Bourdages, de l'organisme Quartier Éphémère. Il comprend des artistes comme l'ATSA, Cooke-Sasseville, Margaret Lawther, Philippe Meste, Doug Scholes et Dominique Toutant (avec la collaboration de Mark Lanctôt) et l'artiste Roadsworth, dont le nom a circulé récemment en raison de son arrestation pour avoir dessiné des pochoirs dans la rue. L'exposition a débuté cette semaine et se poursuivra jusqu'au 22 septembre.

Bernard Larche

festival international de jardins médis

jardins de médis / reford gardens
6^e édition
du 24 juin au 2 octobre 2005
12 jardins contemporains
[australie. canada. états-unis. france. québec]

200, route 132, Grand-Métis (Québec) G0J 1Z0
(418) 775-2222 www.jardinsmetis.com

Canada Economic Development
Québec Hydro Québec

est nord est

Résidence d'artistes, production et diffusion en art contemporain

2005

Exposition

AMENER L'EAU AU MOULIN

du 13 août au 4 septembre

Artistes
:: Virginie Chrétien Gaspésie
:: Christine Major Montréal
:: Marie-Christine Simard Montréal
Vernissage : le 13 août à 16 h

Au moulin banal du Trois-Saumons

515, rue du Moulin Saint-Jean-Port-Joli

Dejeuner - causerie

Commentaire d'artiste sur le paysage

:: Alexis Pernet, France

Artiste - Paysagiste

Le 13 Août 2005 à 10 h 30

au Parc nautique (Marina) de Saint-Jean-Port-Joli

Portes ouvertes au centre Est-Nord-Est

le 20 août de 10 h 30 à 16 h 30

Rencontrez les artistes en résidence

ene

335 av. De Gaspé Ouest, Saint-Jean-Port-Joli, Québec, G0R 3G0
418 598 6363, estnordest@videotron.ca, www.estnordest.org

Québec 125^e anniversaire du Canada

SYMPOSIUM INTERNATIONAL D'ART IN SITU

Samedi 23 juillet

15 h

MANON DOUESNARD

La création du nouveau public pour l'art

Dimanche 24 juillet

15 h

RENCONTRE AVEC LES ARTISTES;

Bonnie Baxter, Michel Beaudry, Michael Oesterle,

Christine Unger

16 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE 2005 - VAL-DAVID

www.fondationderouin.com

LA REVENTE

Du 14 juillet au 20 août 2005



ART MÜR

Pour LA REVENTE, les collectionneurs nous proposent des œuvres des artistes suivants:

René-Pierre Allain

Michelle Assal

Marcel Barbeau

Roger Bellemare

André Bergeron

Pierre Charrier

René Derouin

Pierre Dorion

David Elliot

Marcelle Ferron

Denis Forcier

Karilee Fuglem

Bernard Gamoy

Yves Gaucher

Roland Giguère

Trevor Gould

Michel Goulet

Massimo Guerrera

John Howard

Jean-Paul Jérôme

Brian Jungen

Peter Krausz

Françoise Lavoie

Fernand Leduc

Serge Lemoyne

Rita Letendre

Guy Pellerin

Antoine Pentisch

Rober Racine

Brigitte Radecki

John Schweitzer

Stephen Schofield

Françoise Simonin

José A. S. Londoño

Jean-Paul Riopelle

Diane Trudel

Renée Van Halm

Bill Vazan

etc.

Art Mür
5826 rue St-Hubert, Montréal
www.artmur.com 514-933-0711

Québec

La nature sur un piédestal

Sculptures, peintures, photographies, œuvres multimédias... découvrez comment la nature demeure, encore et toujours, une constante source d'inspiration. Venez admirer les œuvres remarquables d'une douzaine d'artistes canadiens et étrangers, dont Paterson Ewen, Liz Magor, Michael Snow, Osuitok Ipeelee, Tacita Dean, Ah Xian et Giuseppe Penone.

Organisé par le Musée des beaux-arts du Canada et présenté par La Cité de l'énergie.

Canada

125^e

Musée des beaux-arts du Canada

National Gallery of Canada

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE

LES ÉLÉMENTS DE LA NATURE

11 juin - 2 octobre

LA CITÉ DE L'ÉNERGIE

1882, rue Cascade, Shawinigan
(819) 537-5300
musee.beaux-arts.ca/125

CINÉMA
OUTREMONT
1248, rue Bernard Quest (514) 495-3544
www.theatreoutremont.ca

MON AMI MACHUCA de Andrés Wood
V.O. Espagnole avec sous-titres français. Chili, Espagne, Grande-Bretagne. France 2004. 121 min. (G)
Lundi 25 juillet 19 h 30

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



SOURCE CHRISTAL FILMS

Alors que certains y voient une comédie — et l'explication du titre a d'ailleurs de quoi faire sourire —, *Whisky* expose une certaine misère de vivre qui n'a rien de matérielle: à la limite, le film pourrait se passer dans n'importe quel pays latino-américain.

La volupté de l'ennui

WHISKY

Réalisation: Juan Pablo Rebella et Pablo Stoll. Scénario: Juan Pablo Rebella, Pablo Stoll, Gonzalo Delgado Galiana. Avec Andrés Pazos, Mirella Pascual, Jorge Bolani. Image: Barbara Alvarez. Montage: Fernando Epstein. Musique: Paquena Orquesta Reincidentes. Uruguay-Argentine-Allemagne-Espagne, 2004, 94 min. (V.o. avec sous-titres français ou anglais.)

ANDRÉ LAVOIE

En Amérique latine, l'Uruguay ne vient pas spontanément à l'esprit comme terre de cinéma, pays enfoncé dans les problèmes économiques; dans ce contexte, que le tandem formé de Juan Pablo Rebella et Pablo Stoll ait pu tourner ce film relève de l'exploit, aidé il est vrai par quelques producteurs étrangers et soutenu, entre autres, par le Festival de Sundance.

Loin du psychologisme, privilégiant les silences ou les sons qui retentissent au milieu de vastes espaces désertés, et refusant surtout de servir des explications commodes sur les agissements, ou l'immobilisme, de leurs personnages, les deux cinéastes font de *Whisky* un étrange hommage à la volupté de l'ennui. Et ne cherchent jamais à nous rassurer avec des solutions qui pourraient laisser place à d'autres sentiments. C'est du moins ce qui émane de cette vieille usine de chaussettes, dirigée par un homme se confondant parfaitement avec la vétusté des lieux.

La routine

Chaque matin, la routine: Jacobo (Andrés Pazos) ouvre la porte (les mêmes plans semblent repris d'une scène à l'autre tant l'exécution est mécanique) et sa fidèle employée Marta (Mirella Pascual) est à ses côtés, stoïque, répétant les mêmes phrases convenues, veillant à l'organisation du travail avec une efficacité tranquille, qualité dont son patron semble dépourvu. Mais voilà que débarque Herman (Jorge Bolani), le frère de Jacobo et son parfait opposé, lui aussi dans le secteur de la chaussette mais au Brésil, et avec un succès évident... qu'il ne cherche pas à dissimuler. Pour faire bonne figure devant ce frère distant et détesté le temps d'un week-end, Jacobo demande à Marta de jouer le rôle de son épouse, une tâche qu'elle s'applique d'abord à remplir avec la même discipline qu'à l'usine. Malgré le gouffre qui sépare les deux hommes, et un séjour qui se prolonge dans un hôtel au bord de la mer déserté par les touristes, ce couple improbable va découvrir des facettes de l'autre jusque-là

bien cachées par le bruit des machines dégingeées.

Mais quelles sont-elles au juste? *Whisky* accumule, avec une délicatesse et une subtilité frôlant l'opacité, les gestes équivoques, les regards interrogateurs et les silences embarrassants, nous laissant ainsi perplexes devant les drames, certains explicites (la mort de la mère des deux frères, leur rivalité, la solitude de Jacobo, celle de Marta) et d'autres nébuleux (sur les pommes de discorde et les liens qui unissent ces trois personnages). Réfugiée dans une salle de cinéma ou un baladeur sur les oreilles, Marta se révèle la véritable énigme du trio, et le demeurera avec une détermination tenace, surtout de la part des deux cinéastes.

Alors que certains y voient une comédie — et l'explication du

titre a d'ailleurs de quoi faire sourire —, *Whisky* expose une certaine misère de vivre qui n'a rien de matérielle: à la limite, le film

Au final, Whisky se révèle la parfaite antithèse de tout ce que vous pouvez voir en ce moment

réel désir de cinéma nullement contaminé par les écrans de télévision. Un ovni cinématographique dont l'origine est par contre très bien identifiée.

Collaborateur du Devoir



SOURCE CHRISTAL FILMS

Les deux cinéastes font de *Whisky* un étrange hommage à la volupté de l'ennui.

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 23 AU 29 JUILLET 2005

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ 4 à 6

La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ 7 à 15

dans L'AGENDA culturel

La plus belle médaille

WATERMARKS

Réalisation et scénario: Yaron Zilberman. Image: Tom Hurwitz. Montage: Yuval Shar, Ruben Kornfeld. Israël, 2004, 84 min. (V.o. en anglais et en hébreu avec sous-titres anglais.)

ANDRÉ LAVOIE

À début du XX^e siècle, les juifs autrichiens n'excellaient pas dans le domaine sportif pour la simple raison que les portes des clubs, voire des piscines publiques (où trônait l'inscription «Interdit aux chiens et aux Juifs»), leur étaient fermées. C'est pour corriger cette situation qu'est apparu en 1909 le mouvement Hakoah (qui signifie «puissance» en hébreu), favorisant l'émergence, en l'espace de deux décennies, des meilleurs joueurs de soccer et des meilleures nageuses, non seulement d'Autriche mais de la scène internationale. L'annexion du pays à l'Allemagne par Hitler en 1938 allait mettre fin, brutalement, à cette pépinière de sportifs de haut niveau.

Rois du ballon

Le cinéaste Yaron Zilberman s'était d'abord intéressé à la carrière de ces rois du ballon, dont plusieurs allaient s'installer aux États-Unis bien avant la guerre grâce à leurs prouesses, pour ensuite découvrir le destin exceptionnel de ces nageuses et plongeurs qui, elles, allaient connaître un autre sort. Témoins de l'antisémitisme grandissant — dans les rues de Vienne, son ancienne ville, Hanni Lux se souvient du silen-

ce de mort qui régnait en 1936 pendant le défilé préolympique lorsque les membres d'Hakoah ont fait leur apparition... —, ces athlètes, aidées par le président du club, Valentin Rosenfeld, préférèrent prendre le chemin de l'exil plutôt que celui des camps.

Maintenant âgées de plus de 80 ans, huit d'entre elles, aujourd'hui dispersées en Israël, en Angleterre et aux États-Unis, se rappellent encore avec émotion leur jeunesse au sein de ce club. Dans *Watermarks*, elles évoquent ces moments heureux, cette fierté d'appartenir à une équipe gagnante, mais aussi la désillusion de vivre dans un pays où on les mettait à l'écart. C'est parfois avec les larmes aux yeux qu'elles parlent de cette période charnière, marquée par les injustices, comme pour Judith Haspel, la sœur de Hanni Lux. Son refus de participer aux Jeux olympiques de 1936 à Berlin signifiera son expulsion de la délégation autrichienne et le retrait officiel de tous ses exploits; une injustice réparée en 1995.

Conscientes du privilège d'appartenir à une telle organisation, ces femmes, devenues psychologues renommées ou professeurs d'université, n'ont rien oublié de leurs années de triomphe et de franche camaraderie. Pour certaines, un voyage en Israël lors de compétitions suscitera le rêve de s'y établir tandis que d'autres évoquent, des éclairs dans les yeux et le sourire aux lèvres, la beauté de leurs confrères de l'équipe de water-polo! C'est d'ailleurs ces petits moments euphoriques, et de coquetterie féminine, qui donnent à *Watermarks*



SOURCE MONGREL MEDIAS

En plongeant de nouveau dans des eaux qui ont jadis fait d'elles de grandes athlètes, elles remportent, sous nos yeux, leur plus belle médaille.

ce ton léger, optimiste, sans être bêtement jovialiste.

Réalisateur persuasif

Certaines d'entre elles neochaient pas leurs réticences, voire leurs craintes, à l'idée de se retrouver, 65 ans plus tard, à Vienne. Le réalisateur fut visiblement assez persuasif pour les ramener dans une ville dont les charmes n'arrivent pas à masquer les errances du passé. Ce retour nous vaut quelques petits moments tristement révélateurs — devant Greta Stanton, jadis plongeuse émérite, un chauffeur de taxi évoque les temps difficiles pour les «non natives» en Autriche, alors que l'histoire de sa famille se confond avec celle du pays depuis 400 ans... —, mais aussi une finale d'une rare élégance, symbole du courage de ces femmes. En plongeant de nouveau dans des eaux qui ont jadis fait d'elles de grandes athlètes, elles remportent, sous nos yeux, leur plus belle médaille: celle du courage devant les interminables olympiades de la bêtise et de l'intolérance.

Collaborateur du Devoir



SOURCE MONGREL MEDIAS

Conscientes du privilège d'appartenir à une telle organisation, ces femmes, devenues psychologues renommées ou professeurs d'université, n'ont rien oublié de leurs années de triomphe et de franche camaraderie.

« Atmosphère sulfureuse »
« Anna Mouglaïs (obscur objet du désir) »
André Lavoie, LE DEVOIR

« Création fatale » « Captivant » « Daniel Auteuil, parfait »
« Partition musicale pénétrante » « De très belles qualités »
Marc André Lussier, LA PRESSE

« Attraction fatale »
« Daniel Auteuil, Greta Scacchi, Anna Mouglaïs sont sensationnels »
Michel Therrien, LE JOURNAL DE MONTREAL

dangereusement belle... irrésistiblement faible... aveuglément fidèle!

Anna MOUGLAÏS Daniel AUTEUIL Greta SCACCHI

K Films Amérique présente
Sélection Officielle - Semaine de la Critique - Cannes 2004
Le Prix du Désir
Un film de Roberto ANDO
avec la participation de Michael LONSDALE

13 6^e SEMAINE À L'AFFICHE! CINÉPLEX ODEON QUARTIER LATIN Ven. - Jeu.: 21h15 SON DIGITAL

SELECTION OFFICIELLE
UN CERTAIN REGARD
ANDRÉS PAZOS MIRELLA PASQUAL JORGE BOLANI
WHISKY
JUAN PABLO REBELLA PABLO STOLL

À L'AFFICHE!
EX-CENTRIS
CINÉMA DU PARC

VOUS AVEZ AIMÉ LE PÉPÉ MICHAËL, VOUS TOMBEREZ SOUS LE CHARMÉ DE
LA MARCHÉ DE L'EMPEREUR
Un film de LUC JACQUET

LA NATURE A INVENTÉ LA PLUS BELLE DES HISTOIRES

À L'AFFICHE!
PARISIEN EX-CENTRIS
PONT-VAU 18 BOUCHERVILLE
SHERBROOKE PLAZA REPERTORY

Spirale

L'équipe du magazine culturel Spirale tient à exprimer toute sa peine à l'occasion de la mort de deux de ses artisans et collaborateurs insignes

LAURENT-MICHEL VACHER

COLLABORATEUR, COFONDATEUR (1979) ET PREMIER DIRECTEUR

THIERRY HENTSCH

COLLABORATEUR ET MEMBRE DU COMITÉ DE RÉDACTION (2002-2003)

Cinéma

Repérer l'extraordinaire dans l'ordinaire

ME AND YOU AND EVERYONE WE KNOW

Écrit et réalisé par Miranda July.
Avec Miranda July, John Hawkes, Miles Thompson, Brandon Ratcliff, Carlie Westerman, Natasha Slayton. Image: Chuy Chavez. Montage: Andrew Dickler, Charles Ireland. Musique: Mike Andrews. États-Unis, 2005, 90 minutes.

MARTIN BILODEAU

Avant le dernier Festival de Cannes, personne n'avait jamais entendu parler de Miranda July. À l'exception peut-être des amateurs d'art contemporain américain, milieu dans lequel la Vermontoise de 31 ans, également auteure de nouvelles, s'est fait une réputation à titre d'artiste multidisciplinaire. Il reste que *Me and You and Everyone We Know*, qui lui a valu la Caméra d'or à Cannes (meilleur premier long métrage, toutes sections confondues), vient de la mettre au monde en tant que cinéaste.

De fait, on n'avait pas croisé regard plus original depuis l'arrivée de Todd Solondz avec son *Welcome to the Dollhouse*. À l'instar de Solondz, d'une Rebecca Miller (*Personal Velocity*) ou d'un Paul Haggis (*Crash*), et à l'inverse des hordes d'auteurs surestimés qui gravitent autour de la planète Miramax (Kevin Smith, Robert Rodriguez, etc.), Miranda July a quelque chose de pertinent à dire sur le monde dans lequel on vit, ainsi qu'un point de vue qui, en un film, nous a rendu sa parole indispensable.

Me and You... met en scène une dizaine de personnages, la plupart seuls, la plupart désireux de ne plus l'être, qui, au gré des coïncidences, se croisent et se découvrent. L'éventail va du papa divorcé (John Hawkes, une découverte) qui conjugue petit boulot et garde partagée de ses deux gamins adeptes des messageries porno à une fillette de dix ans absorbée par la composition de son trousseau. Entre ces extrêmes, une galerie de solitaires et d'anonymes, que Miranda July (elle-même jouant un personnage d'artiste et chauffeur de taxi à mi-temps) découpe dans la toile de la réalité.

Nous sommes en fait en présence d'une radiographie, capable de repérer l'extraordinaire dans l'ordinaire, de l'interpréter avec lucidité et un brin d'humour pour polir les nombreux temps durs qui parcourent son film. De là à déclarer que July fait dans son film la critique de l'Amérique actuelle, il n'y a qu'un pas, et les médias européens l'ont franchi allègrement: «Certains en ont fait un pamphlet anti-américain, ce que mon film n'est pas du tout», me confiait-elle au téléphone la semaine dernière, depuis son domicile à Los Angeles. «Je ne dis pas non plus que c'est un film de propagande américaine. Je dis simplement que ce n'est pas ce genre de film. C'est un film sur la difficulté d'entrer en contact, un thème qui est universel. Et si vous tenez à le voir comme une critique, voyez-le comme une critique de l'époque dans laquelle on vit, où qu'on soit sur la planète. Nous avons perdu les rituels rassembleurs du passé, si bien que les gens sont seuls, de plus en plus, et ne sont pas armés pour affronter une réalité souvent cruelle.»

Des modèles

Une des premières scènes du film nous montre Richard (Hawkes), sur le point de quitter le foyer conjugal avec meubles et valises, mettre le feu à sa main gauche devant ses enfants. Abasourdis, inquiets, indisposés, nous comprenons dès cet instant que nous ne sommes pas devant n'importe quel film, et que Miranda July n'est pas une adepte des chemins faciles: «En salle de montage, on m'avait mise en garde contre cette scène en me disant que j'allais avoir du mal à surmonter cet instant dans l'esprit des spectateurs», se rappelle la cinéaste, qui voulait par cette scène clé illustrer la solitude et le désarroi de Richard. «J'ai beaucoup de sympathie pour les personnages qui enjambent les barrières du possible et de ce qui est socialement permis. [...] Il est tellement déconnecté, il se sent tellement isolé, qu'il a besoin de faire quelque chose de radical afin de se convaincre qu'il est en vie. En vérité, les êtres humains sont rarement gentils ou méchants. Ils sont bien plus complexes que ça.»

Si elle en est consciente, elle vient aussi, dans le bain de foule



Me and You... met en scène une dizaine de personnages, la plupart seuls, la plupart désireux de ne plus l'être.

canois, de comprendre que le reste du monde a une idée très étroite de la réalité américaine. Elle qui, dans son pays, doit surmonter l'obstacle de Hollywood, qui a la mainmise sur les salles, doit à l'étranger démystifier les fantasmes projetés par les grands studios. À quoi s'ajoutent d'autres obstacles, plus difficiles à surmonter parce qu'ils sont inhérents au système indépendant dans lequel elle évolue.

Ainsi, peu après son séjour au Sundance Lab, où elle a mis en place les derniers éléments de son scénario, beaucoup de producteurs lui promettaient un budget confortable si elle acceptait de s'adjoindre la participation d'une vedette. Ce contre quoi elle s'est érigée, quitte à souffrir des conséquences d'un budget de misère. «Je trouvais que ce serait hypocrite vis-à-vis de mon projet, vis-à-vis de mes personnages et de l'histoire qui est la leur. Cette façon de faire, très répandue [dans le cinéma indépendant], me déplaît au plus haut point. D'ailleurs, ça saute aux yeux lorsque d'autres cinéastes se laissent convaincre par ce genre de sirènes.» L'anonymat, il est vrai, reste l'élément fondateur de son projet; faire jouer les personnages par des vedettes en aurait trahi l'esprit, en plus de compromettre notre rapport à eux. «Mon film n'est pas le premier à avoir été financé sans l'implication d'une vedette. Mais il faut continuellement rappeler à ceux qu'on approche, et qui nous jurent que ça ne se fait pas, que ça s'est fait, au contraire [elle cite *Welcome to the Dollhouse*, *George Washington* et *Raising Victor Vargas*], et que ces expériences sont devenues des modèles pour ceux qui ont suivi.»

La gestation du film a été longue, ce qui peut sembler diffi-

cile à croire tant à l'image, ce sont la fraîcheur et la spontanéité de la démarche qui séduisent d'entrée de jeu. *Me and You and Everyone We Know* a été mûri comme une œuvre d'art, sans égard pour la grammaire traditionnelle, contraignante pour quiconque possède un minimum d'imagination. «Je n'ai pas besoin de savoir exactement ce que je dis pour être capable de le dire. Je n'ai pas besoin d'avoir complètement réfléchi. J'aime que le film soit porteur de contradictions, affirme la cinéaste. Avec le directeur photo, on s'était mis d'accord pour pouvoir modifier les choses sur le tournage, et laisser l'instinct intervenir. Il me répétait toujours: «OK, de toute façon, on n'est pas ici pour faire un joli tableau.»»

Le sixième Américain

Miranda July est le sixième cinéaste américaine à décrocher la Caméra d'or à Cannes, après, entre autres, Jim Jarmush pour *Stranger than Paradise*, Robert M. Young pour *Alambriqué* et John Turturro pour *Mac*. S'il n'est pas de grande valeur commerciale aux États-Unis, le prix a permis à *Me and You...* d'être vendu dans à peu près tous les pays du monde. «La Caméra d'or a convaincu les acheteurs que ce film peut franchir l'Atlantique. Ceux-ci ont l'habitude de films indépendants qui, à l'extérieur des frontières états-uniennes, ne touchent personne, si bien qu'en général ils sont méfiants. Quoi qu'il advienne du film, personne ne peut lui enlever ce prix, lequel pourrait peut-être me donner une plus grande liberté à l'avenir.» Une liberté qu'elle emploiera à demeurer résolument elle-même.

Collaborateur du Devoir

Humbert Balsan et Catherine Burniaux présentent

CÉSAR 2005 MEILLEUR PREMIER FILM
CÉSAR 2005 MEILLEURE ACTRICE

PRIX LOUIS DELLEUC MEILLEUR PREMIER FILM
GRAND PRIX DU PUBLIC DES RENCONTRES INTERNATIONALES DE CINÉMA À PARIS
DOUBLE PRIX D'INTERPRÉTATION FESTIVAL DE NAMUR

«Du grand art»
-Éric Libiot, L'Express

«Une apreté tonique, une bonté sans chichis qui rappelle la veine "légère" de Loach.»
-Elisabeth Quin, ELLE

Ce film évoque à la fois la Strada de Fellini et Tandem de Leconte.
C'est un beau compliment: il est amplement mérité.
-Michel Robschon, Studio Magazine

Quand la mer monte...

Yolande Moreau Wim Willaert

Un film de Gilles Porte et Yolande Moreau

Présentation spéciale dimanche le 24 juillet
à 19h en clôture du Festival Comédia

À L'AFFICHE DÈS LE 29 JUILLET

CINÉMA Beaubien
PARISIEN

Vie de chien

QUILL

Réalisation: Yoichi Sai. Scénario: Shoichi Maruyama, Yoshihiro Nakamura. Avec Kippe Shiina, Karou Kobayashi. Image: Junichi Fujisawa. Montage: Isao Kawase. Musique: Kuricorder Quartet. Japon, 2004, 100 min. (V.o. avec sous-titres anglais.)

ANDRÉ LAVOIE

Il ne semble pas exister de recettes particulières pour les films mettant en vedette un chien: il suffit d'en avoir un sous la main, ou plusieurs de la même race et de la même taille, et le tour est joué. Comme quoi il est tout autant le meilleur ami du cinéaste, et de son producteur, que celui de l'homme en général.

Les quatre adorables labradors retrievers se partageant l'écran à différents âges de la vie de ce valeureux chien d'aveugle, arborant une tache noire sur le ventre et surnommé Quill, ont fait la bonne fortune du cinéaste japonais d'origine taïwanaise Yoichi Sai. Véritable triomphe populaire en Asie, cette vie de chien en a ému plus d'un, quoique le film ressemble parfois à un documentaire, plutôt réussi, sur les méthodes de dressage de cet animal pour assurer la mobilité, et la sécurité, des personnes aveugles. À ce chapitre, le héros de cette histoire va se révéler un véritable champion.

L'incontestable vedette

Et, n'en pas douter, il est l'incontestable vedette de ce film, les personnages gravitant autour de lui apparaissant comme de pâles figures sans nuances, aimantes ou acariâtres, ou parfois, avec un peu de chance, les deux à la fois... Peu nuancés, entièrement soumis au bon vouloir, aux humeurs et à la future vocation de Quill, ils n'existent qu'à travers sa présence. On pourrait même évoquer une sorte de regard à hauteur d'animal, Quill ayant même droit à quelques plans en caméra subjective, ou encore à un rêve autour d'un oursin en peluche qu'il malmène avec affection.

Optant pour un rythme d'une lenteur qui l'honore, Yoshi Sai décrit patiemment toutes les étapes de ce noble apprentissage, des petites épreuves servant à détecter les candidats potentiels aux longues promenades volontairement parsemées d'embûches pour aiguïser les sens de l'animal. Et la plus grosse de toutes se nomme Mitsuru Watanabe (Kaoru Kobayashi), dont les râlements incessants

ne laissent pas beaucoup de place à l'imagination: l'entraîneur et, plus encore, le pauvre Quill auront du mal à convaincre Watanabe de délaissé sa canne pour faire confiance à un chien guide. Et, une fois cette confiance acquise, ce père de famille nettement plus détestable que ses deux enfants n'aura peut-être pas tout le temps qu'il faut pour apprécier sa liberté nouvelle.

Ce personnage, au départ antipathique et dont la transformation ne surprendra personne, illustre bien les limites de ce film archi-conventionnel, donnant une grandeur d'âme à ce chien mais en laissant bien peu à ceux qui le soignent ou (parfois) le malmènent. bercé par une voix hors champ envahissante, celle qui veut nous expliquer ce qu'il faut ressentir, et surtout quand, Quill saura ravir les amoureux des chiens, et même les autres, qui voudront se laisser conquérir par la bonne bouille de ce charmant toutou. Mais pour le reste, la niche est vide.

Collaborateur du Devoir



SOURCE CAPRI FILMS

Véritable triomphe populaire en Asie, cette vie de chien en a ému plus d'un.

Cavalia

INCROYABLE MAIS VRAI !
ENCORE DES SUPPLÉMENTAIRES
9^e SEMAINE

JUSQU'AU 14 AOÛT

Sous le grand Chapiteau blanc au Technoparc de Montréal
(sortie Technoparc de l'autoroute Bonaventure)

WWW.CAVALIA.NET
1-866-999-8111

TICKETPRO